

## Éditorial

Nous avons réservé beaucoup de place à Spinoza dans le précédent numéro et dans celui-ci, personnage considérable et complexe, sujet difficile, l'une des grandes figures centrales de la pensée juive, mais bien au delà, l'une des grandes pensées universelles marquant une étape, celle où la réflexion s'extrait, s'affranchit du religieux.

Et les exemples sont hélas nombreux de ces penseurs prémonitoires condamnés par les pouvoirs établis de leur époque, religieux ou civils : il suffit de citer, hors du judaïsme qui nous intéresse ici, les Giordano Bruno, les Galilée dont la vision du monde ne correspondait pas à celle en vigueur de leur temps.

Spinoza, c'est aussi cela.

La coïncidence a fait que huit ou neuf livres le concernant nous sont parvenus en quelques semaines et que l'un de nous, intéressé depuis longtemps par le sujet, a assumé l'importante charge d'en rendre compte.

Un livre du fonds Nahmias nous offre l'opportunité d'honorer la mémoire d'un grand chercheur et mémorialiste de notre culture : Abraham Galante qui, au même titre que Moïse Franco et Jos. Nehama, a étudié tout au long de sa vie telles et telles communautés - essentiellement Istanbul - et a tout noté sur elles avec minutie.

Le premier numéro de notre édition anglophone a été distribué depuis Washington il y a quelques semaines à plusieurs centaines d'exemplaires. C'est un début, et nous continuerons d'accueillir avec reconnaissance les adresses de Sépharades anglophones toujours attachés à notre culture que vous voudrez bien nous communiquer, et que nous pourrions intéresser, n'importe où dans le monde.<sup>1</sup>

Dans le cas de cette édition en anglais comme dans celui de Spinoza évoqué plus haut, l'initiative a été rendue possible par la rencontre d'un projet et d'une personne qui le prend en charge. Pouvoir susciter de tels élans est la fierté de La Lettre Sépharade.

Nous vous avons fait connaître, avec le numéro précédent, notre initiative de rééditer un livre important et devenu introuvable du rabbin Maurice Eisenbeth, sur les Juifs de l'Afrique du Nord et la signification de leurs noms. Cet ouvrage vient d'être livré aux lecteurs qui l'ont commandé. Quelques exemplaires restent disponibles.

Un autre projet que nous comptons mener à bien est celui de la production d'un disque de chants judéo-espagnols, traditionnels et modernes, interprétés par une chanteuse dont le premier disque avait retenu l'attention.

Cela devrait se réaliser avant la fin de la présente année et le tract joint vous offre de plus amples renseignements, vous permettant de souscrire. □

La Rédaction

### SOMMAIRE

N° 34

#### Éditorial

1

#### Livres

Toujours Spinoza	2-5
Marranes de Toulouse	6
Salonique	7
Abraham Galante	8-9
Quatre romans historiques :	
Rachi	10-11
Novia que te vea	11-12
La casa de la memoria	12-13
Buena familia	13

#### Revues

Constantinople et Salonique	14-15
-----------------------------	-------

#### Muestra lingua

16-17

Reportage à Veria	18
-------------------	----

#### Musique

19

#### Kozas i otras de Sefarad

20

<sup>1</sup> Vous pouvez aussi joindre directement notre édition américaine, dont l'adresse est mentionnée en page 20.

# Toujours Spinoza

Ami Bouganim

## LE TESTAMENT DE SPINOZA I

Cet ouvrage est important. Fruit de vingt années de travail, et non de quelque exercice de salon, il témoigne d'une louable probité, de beaucoup de modestie et d'un grand équilibre. C'est aussi l'œuvre d'un travail collectif, celui de toute l'équipe de l'Alliance Israélite Universelle dont Ami Bouganim est depuis longtemps un animateur éminent. Il est stimulant qu'un travail comme celui-là nous vienne d'une institution aussi symbolique. Retenons d'abord la synthèse de l'auteur : "Dans tous les cas Spinoza est allé jusqu'au bout de sa religion et de sa philosophie." Et ce constat qui l'éclaire : "Plutôt qu'à une liquidation ou même une transmutation des valeurs religieuses, l'Éthique procède à leur ravalement cartésien rationnel." Que de convergences avec le philosophe Alain ! "Il était arrivé à Spinoza de lire Descartes, mais lui, Spinoza, n'eut point peur de son Esprit et s'y livra tout, avec la naïveté admirable d'un lecteur de la Bible." Mais ne l'oublions pas : dans l'esprit de Baruch ce "ravalement cartésien" ne pouvait être présenté à la masse, vivant sous l'empire de l'imagination et non de la raison.

Tout homme est le produit de son milieu. Bouganim nous décrit celui de Baruch avec pertinence et vie, mettant en scène des dialogues dont seule la forme est imaginaire. Les limites de la liberté de penser dans les Provinces-Unies, loin des images d'Épinal, nous sont bien montrées. En 1650 cinq universités néerlandaises excluent Descartes de leurs cours. "Les philosophes ne s'écarteront pas de la philosophie d'Aristote, ni dans leurs leçons publiques, ni dans leurs cours privés", décrète en 1643 l'Université d'Utrecht. Des hérétiques seront décapités ou jetés en prison. Et Descartes d'ironiser : "Les personnes de ce pays révèrent non pas la probité et la vertu, mais la barbe, la voix et le sourcil des théologiens." Il n'empêche qu'Amsterdam est le théâtre d'un grand bouillonnement mystique et culturel remettant en cause les schémas conformistes.

Les Marranes, Bouganim le souligne, avaient cherché à dépasser tant le christianisme que le judaïsme. Revenus à leur foi, ils ne supportaient pas plus les persécutions de l'Inquisition que celles du *Mahamad*, et perpétuaient, même en ce domaine, les traditions d'orgueil espagnol. Plusieurs déviants nous sont montrés dont l'orgueil est la marque commune. Sauf Baruch, servi par une exceptionnelle force d'âme<sup>2</sup>, tous seront brisés, au prix soit du suicide soit d'humiliants renoncements. L'orgueil est

**Nous avons annoncé une suite à l'analyse importante consacrée aux livres les plus récents parus sur Baruch Spinoza. La surprenante actualité du philosophe – faisant parfois oublier, au risque de quelques contresens, qu'il vivait au XVII<sup>e</sup> siècle – justifiait ce complément. Des trois ouvrages présentés aujourd'hui, le premier, celui d'Ami Bouganim, malgré ses mérites, n'a pas bénéficié des paillettes des médias. Le second en a profité indirectement, la presse s'étant fait l'écho, non sans gourmandise, des incidents ayant opposé son auteur, Patrick Rödel, à Alain Minc, à l'occasion de larges emprunts, jugés cavaliers, reprochés à ce dernier, ignorés de nous lors de notre précédent article. Le troisième ouvrage est celui d'un grand penseur juif contemporain, Shlomo Pinès, apportant sur l'œuvre de Baruch Spinoza, en tant qu'héritier de la pensée juive, des informations et des éclairages fascinants et vivifiants.**

<sup>1</sup> 2000 - Éditions du Nadir, A.I.U 45 rue la Bruyère 75009 Paris 389 pages.

**Le dossier "Spinoza" ouvert dans le numéro précédent, qui se poursuit et s'achève dans celui-ci, inspire quelques réflexions à l'un de nos lecteurs aux États-Unis.**

**Nous reproduisons intégralement son "billet d'humeur" : si les articles publiés dans la LS suscitent la polémique, c'est qu'ils sont lus...**

### Filons et filous

O Nanisme des petits détrousseurs, des voleurs plus ou moins habiles, des naïfs qui chantent plus haut que leur lyre, marchands de vent ! Reconnaissons-le d'emblée, ils sont tous compétents. Ils savent mieux que H. Wolfson<sup>a</sup>, Y.H. Yerushalmi<sup>b</sup>, Sylvain Zac<sup>c</sup>, ou que le grand Révah<sup>d</sup> dont on a republié les travaux<sup>e</sup>, que Yosef Kaplan<sup>e</sup>, rigoureux historien du judaïsme d'Amsterdam, ou que Henry Méchoulan dont les articles savants font autorité<sup>f</sup>, mélanger séfardisme, marranisme, spinozisme, judaïsme pour tremper leur plume dans ce brouet qui sent le lisier. Il ne leur reste plus qu'à le répandre. Admiration ou critique, peu importe. Le grand public avale avec délices les bêtises riches de dividendes pour leurs auteurs. Tous les "ismes" cités sont autant de fonds de commerce et leur production facile enrichit l'auteur et appauvrit le lecteur qui a oublié que penser, selon le mot d'Alain, c'est dire non. De cette première négation naît la réflexion et l'apparition des difficultés qu'il faut faire l'effort de surmonter. Et pourquoi ne pas lire les textes originaux difficiles d'accès, certes ? Soulignons, pour ceux qui n'auraient pas compris, qu'il s'agit des textes écrits par Spinoza lui-même. Mais à quoi bon penser lorsqu'on peut croire ? Il paraît que toute pierre lancée contre Spinoza retombe sur le lanceur. Bien abrité derrière cette citation d'Alain, l'encenseur fonctionne. Spinoza marrane de la raison, Spinoza, christ de la raison, la mallette des représentants-plaçiers regorge de gadgets.

La culture séfarde mixée avec celle des juifs du Maghreb, assaisonnée d'un peu de marranisme permet des voyages de Club Méditerranée. Certains publicistes se parent de titres universitaires. Essayistes ou feuilletonistes de société tentent le pillage philosophique. Tout cela est grotesque, navrant et parfois fétide.

Séfardisme, marranisme, spinozisme, judaïsme et pourquoi pas féminisme ? Nous offrons là un filon encore inexploité. Une ministre de la justice demandera un jour de faire mettre en examen un certain Spinoza Benoît pour discrimination politiquement incorrecte au motif que celui-ci a fait des femmes des sous-hommes : "Il est permis d'affirmer sans hésitation, que les femmes ne jouissent pas naturellement d'un droit égal à celui des hommes, mais qu'elles leur sont naturellement inférieures. Par suite, il est impossible que les deux sexes assurent ensemble le gouvernement de l'État et, encore bien plus, que les hommes soient gouvernés par les femmes"<sup>g</sup>.

a - *Spinoza and religion*. Menorah Journal 1950.

b - "De la cour d'Espagne au ghetto italien. Isaac Cardoso et le marranisme". Paris 1987

c - Auteur d'un magistral ouvrage sur "Spinoza et l'interprétation de l'écriture". Paris 1965

d - *Des marranes à Spinoza*. Paris 1995

\* Voir la LS 17 de 1996

e - Voir par exemple : *From Christianity to Judaism. The story of Isaac Orobio de Castro*. Oxford University Press, Oxford 1982.

f - En particulier : "Hébreux, Juifs et Pharisiens dans le traité théologico-politique".

*Spinoza nel 350° anniversario della nascita*, Naples 1983

g - "Traité politique", chapitre XI § 4.

La passion contenue dans les commentaires d'Albert Cuenca évoque en moi cette pensée de Baruch, citée dans l'article ci-contre : "Tels sont les hommes en effet : tout ce qu'ils conçoivent par l'entendement pur, ils le défendent au nom du seul entendement et de la raison ; les croyances irrationnelles que leur imposent les affections de l'âme, ils les défendent avec leur passions." Il est donc humain que même des intellectuels de haut niveau préfèrent parfois au débat l'invective. Il serait peu flatteur en effet de les imaginer motivés par le seul mépris.

certain trait essentiel de Baruch, bien qu'il récuse l'ambition de gloire qui "n'appartient qu'à Dieu". Sans nul doute, la distance prise par les Marranes à l'égard du rituel, l'intériorisation du fait religieux, a-t-elle privilégié l'appartenance raisonnée, bien qu'en ce domaine Descartes ait lui-même confessé, comme le rappelle opportunément Bouganim : "J'ai la religion de ma nourrice."

Les notables qui exclurent Spinoza, tous grands marchands-lettrés, n'avaient a priori rien d'ignorants fanatiques.<sup>3</sup> Les rabbins qui liront au nom du *mahamad* le terrible anathème, Isaac Aboab de Fonseca et Saül Levi Morteira sont des savants. Morteira, Ashkénaze italien, jouissait de l'admiration de Baruch qui voyait en lui "le plus philosophe, le plus rigoureux des rabbins". Étaient-ils simplement des hommes bornés comme le suggère Bouganim,<sup>4</sup> ou plutôt attachés à la raison d'Etat religieuse par un conservatisme soucieux de se ménager le pouvoir ? Notons que le *herem* n'était pas prononcé par les rabbins, lesquels n'avaient que voix consultative, mais par les chefs de la communauté. Nous noterons donc aussi que la doctrine de Spinoza, selon laquelle "dans tous les cas le pouvoir civil a la priorité sur le pouvoir religieux" n'était pas révolutionnaire à Amsterdam où elle était en vigueur tant chez les protestants que chez les Juifs.

Apportons des nuances à ce que dit Bouganim de la bienfaisance portugaise. Sans être "égale" pour les Ashkénazes, elle n'en était pas pour autant inexistante. A l'origine, quand il n'y avait pas encore de communauté ashkénaze, les Portugais avaient organisé des secours, sans doute pour éviter le spectacle de pauvres Juifs allemands mendiant dans les rues au risque d'indisposer les autorités hollandaises. Mais la solidarité s'exerçait puissamment et régulièrement en faveur des Juifs de l'Est victimes de pogromes. Des fonds importants étaient envoyés à Constantinople pour racheter les Juifs russes réduits en esclavage. Les travaux de Yossef Kaplan ont le mérite de rappeler ces faits, corrigeant ainsi l'image déplaisante qu'une certaine historiographie, souvent ashkénaze, avait tendance à pérenniser.

La conception juive d'un Dieu abstrait, contraire à l'anthropomorphisme traditionnel, avait, rappelons-le, choqué les empereurs romains. A plus forte raison était-il impossible, dans un monde chrétien, de pousser jusqu'au bout la logique de l'abstraction en des termes aussi scandaleux : "Par le nom de Dieu, j'entends une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, toute connaissante, toute puissante, et par laquelle moi-même et toutes autres choses qui sont [...] ont été créées et produites". La définition même de ce Dieu exclut, Ami Bouganim le souligne, toute notion de miracles, qui seraient contraires aux lois divines. "Tels sont les hommes en effet : tout ce qu'ils conçoivent par l'entendement pur, ils le défendent au nom du seul entendement et de la raison ; les croyances irrationnelles que leur impose les affections de l'âme, ils les défendent avec leur passion."

Cette exclusive sur la passion confère à la morale spinozienne la rigueur mathématique qui fascine Bouganim. Ajoutons qu'elle s'accorde

avec sa "gratuité". Comme chez Maïmonide, en effet, la connaissance est, ici, amour désintéressé, et la vertu sa propre récompense. La quête de vérité suscite une joie presque charnelle, et nous viennent à l'esprit, dans la tradition judéo-espagnole du XIVe siècle, les réflexions du théologien David Abudarham à propos de l'étude de la Loi : "Pourquoi lisons-nous les *Pirqe Abot* entre *Pesah* et *Shavu'ot*, un chapitre chaque *shabbat* ? La raison en est, nous dit R. Israël, qu'il s'agit des jours (et des semaines) qui précèdent le don de la Torah, des jours qu'il convient que nous comptions, comme l'amant (ou l'amante) qui, attendant l'arrivée de son (ou de sa) bien-aimé(e), compte les jours et les nuits jusqu'au dernier jour."<sup>5</sup>

Sur le plan théologique Ami Bouganim nous montre l'étroite filiation entre conception spinozienne et liturgie juive, rappelant la formule rituelle : "Tout est en toi, tout vient de toi." Cela lui permet de conclure à propos de Baruch : "Il n'est pas plus athée que déiste, il est le partisan le plus inconditionnel du vrai, et si Descartes cherchait surtout la vérité, lui continuait de chercher le salut." Est-ce certain ? Spinoza a-t-il cherché le "salut", ou plutôt tenté de définir Dieu dans le langage de la logique, trouvant là, sinon le "salut", du moins la béatitude de la vérité ? Dieu, nature, notions qui pour lui s'interpénétraient, Baruch Spinoza les sacralise. Aussi ne tire-t-il nul désespoir de ses constats, mais la sérénité. Au delà de ses colères, il est capital de constater qu'il ne hait point.

Si, pour Bouganim, l'œuvre de Spinoza serait un "Testament", c'est que, selon lui, tout Juif moderne est un héritier de Baruch-Bento.<sup>6</sup> Peut-on faire observer à l'auteur que son titre : "Le Testament de Spinoza" est celui que les éditions Cerf avaient donné au recueil de réflexions de Léo Strauss sur Baruch Spinoza, publié en 1991?<sup>7</sup>

Patrick Rödel

## SPINOZA, LE MASQUE DE LA SAGESSE BIOGRAPHIE IMAGINAIRE<sup>8</sup>

**Aurions-nous connu ce livre si Le Monde, puis Libération, ne s'étaient fait l'écho des protestations de son auteur, reprochant à Alain Minc "quelques emprunts cavaliers" ? Euphémisme ?<sup>9</sup> Sans doute Minc n'avait-il pas remarqué le sous-titre en italiques suivant le titre principal de Rödel : "Biographie imaginaire" et enfourché quelques chimères...**

Si Rödel est un philosophe, il n'a, quant à présent, publié que des romans. Son ambition est, à partir de l'œuvre et des sources, de définir la personnalité de son sujet, projet de romancier psychologue plus que de penseur ou d'historien. Alain Minc, si l'on en croit ce qu'il exposait à Rödel dans une lettre de décembre, se disait un "amateur éclairé", en mesure de "contribuer à mettre davantage Spinoza au cœur de l'actualité que n'y parviennent malheureusement les spécialistes les plus respectables". Et l'on com-

<sup>2</sup> Songeons qu'il n'avait que vingt-quatre ans lors du *herem*, ce qui nous contraint d'admirer sa force de caractère et d'excuser ses colères.

<sup>3</sup> Joseph Raphaël Athias est l'un des plus importants éditeurs du monde; Ephraïm Bueno, qui servit de modèle à Rembrandt, est chirurgien; son père Joseph Bueno, est le médecin de Maurice de Nassau; Vicente de Rocamora, médecin, fut le confesseur de l'infante Marie d'Autriche; Enrique Enriquez de Paz, ancien capitaine espagnol, chevalier de l'Ordre de San Miguel, est un homme de théâtre connu; Samuel Isaac de Belmonte deviendra l'agent général du roi d'Espagne pour les Provinces-Unies; Jacob Nunez sera l'un des principaux actionnaires de la Compagnie des Indes Orientales. Tomas de Pinedo de Transcoso, élève des jésuites à Madrid, est l'un des philologues les plus réputés de son temps.

<sup>4</sup> p. 157 : "On ne quitte pas le judaïsme sans colère, surtout quand on en a été exclu par des êtres bornés."

<sup>5</sup> Haim Zafrani, *Éthique et mystique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1991, pp. 99-100.

<sup>6</sup> C'est par erreur ou coquille que Bouganim fait de Bento, la forme espagnole de Benedictus. Il s'agit en fait de la forme portugaise. La forme espagnole est Bendito (cf. Cohn-Bendit...). La langue familiale de la famille Espinoza était le portugais, et sa langue de culture l'espagnol, comme pour la plupart des Portugais d'Amsterdam

<sup>7</sup> Leo Strauss, *Le testament de Spinoza*, éd. du Cerf, 1991, 361 pages.

<sup>8</sup> 1997 - Éd Climats 34170 Castenau-le-Lez 142 pages.

<sup>9</sup> Rödel vient d'intenter une action en justice contre Minc à ce sujet.



<sup>1</sup> Anachronique encore ce théorème : "Les philosophes sont par nature aristocrates" (p. 129). C'est le XVII<sup>e</sup> siècle qui est gouverné par l'aristocratie, et Spinoza, par sa famille, est membre de l'une des plus vieilles aristocraties d'Europe, celle du négoce. Il en porte nécessairement les réflexes. Surprise aussi, cet étonnement de Rödel à voir un grand penseur accepter l'aide de mécènes, alors que c'est l'usage très banal d'une époque où il était difficile de vivre de sa plume. Pensons à Chamfort, à Diderot, à Mozart.

<sup>2</sup> 1997 - Collect. Midrash, éd. Desclées de Brouwer 484 pages.

<sup>3</sup> Il omet de nous signaler qu'il y a collaboré directement comme traducteur d'hébreu, indépendamment des traductions, introduction et notes de Rémi Brague, spécialiste chrétien de la philosophie juive.

prend, si pour Minc il s'agit d'une œuvre de promotion, que la paternité des idées ou des inventions lui importe peu. Mais entre l'invention originale du romancier créateur, et l'imagination de deuxième main du vulgarisateur, il y a la différence de la nuance, et les contresens inévitables, d'où la sévère conclusion de Rödel : "vous avez travesti les idées en ne les comprenant pas... votre apport personnel se réduit à quelques anachronismes et quelques jugements sur Spinoza qui feraient rire dans les chaumières spinoziennes..."

"Spinoza, le masque de la sagesse" c'est, pour Rödel, une tentative de découvrir l'homme dissimulé derrière l'œuvre. Mais Spinoza cherchait-il à dissimuler sa personne ? Il semble que lorsqu'on appartient "au petit nombre de penseurs qui ont vraiment bouleversé le monde", pour parler comme Daniel Lindenberg, on a autre chose à montrer que son nombril. L'exhibitionnisme romantique, qui ne se confond d'ailleurs pas avec la sincérité, n'était pas encore à la mode. Rödel découvre, et c'est son mérite, que la "vertu" de Spinoza n'est pas innée, mais fruit d'une lutte intérieure. Comment en serait-il autrement, et cet effort sur soi ne donne-t-il pas son prix à la conquête ?

Quant au reste, ce qui découle de l'imagination du romancier, ou de ses dons de psychologue, nous dirons que, s'appuyant sur l'imagination on risque de s'éloigner de la rigueur de l'historien. Et c'est peut-être ce qui manque à cet ouvrage qui, certes, est davantage que la "charmante biographie" que concède la majestueuse bienveillance de l'énarque parisien Minc au simple professeur de philosophie de province. L'étude plus approfondie de l'histoire aurait peut-être permis à Rödel, et par ricochet à son emprunteur, de mieux baliser le personnage et l'œuvre. On n'invente pas l'histoire. Minc l'inventait en imaginant que Spinoza n'avait pas étudié l'hébreu. Rödel l'invente en imaginant que les Juifs portugais furent accueillis avec générosité par la communauté juive d'Amsterdam. Quand les nouveaux-chrétiens, Portugais ou *conversos* y arrivèrent, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus de juifs, depuis longtemps, à Amsterdam. Au contraire, bien avant que ne s'y crée une véritable communauté ashkénaze, à l'arrivée de nombreux juifs allemands, polonais et lituaniens, les Portugais prirent en charge la bienfaisance, avons-nous vu plus haut. Ils envoyèrent toujours des secours aux juifs de l'Est victimes de pogromes. Ils payèrent les ransons nécessaires à la rédemption des captifs réduits en esclavage. S'il avait connu le niveau

culturel des anciens marranes, Rödel n'aurait pas évoqué "la grossièreté superstitieuse" des Juifs, qualifiés de "peuple primitif". Ces Juifs n'étaient pas plus primitifs que Bossuet ou Fénelon. Même si la raison d'État les animait, ils n'étaient guère plus intolérants que Calvin, et certainement moins sanguinaires. Anachronisme aussi quand Rödel s'étonne de "l'ascendant des rabbins sur le peuple ignorant" (p. 39) et quand il croit que "la loi de l'État" aurait dû prévaloir. Ce peuple, loin d'être ignorant, était l'un des plus cultivés d'Europe. Le statut hollandais de 1616, préparé par le magistrat d'Amsterdam, réservait aux seuls *parnassim*, le pouvoir d'excommunier les transgressants, à l'exclusion des rabbins, selon une tradition laïque appliquée dans toutes les communautés portugaises d'Europe.<sup>1</sup> De même Rödel trouve "incongru" qu'un philosophe exerce un métier, comme le polissage de lentilles. À la rigueur aurait-il pu, sans déroger, vivre de ses droits d'auteur, observe-t-il. Mais l'originalité de la bourgeoisie d'affaires juive ibérique est sa tradition de marchands lettrés. Non seulement il n'est pas déshonorant, dans ce groupe, pour un homme de lettres, comme autrefois dans l'Espagne musulmane, d'être un marchand, mais il

est déshonorant pour un marchand de n'être pas lettré. Tous les marchands nouveaux-chrétiens d'Anvers, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, exerçaient une activité littéraire, traduisant le latin, le grec, l'hébreu ou l'arabe. On touche là l'antique clivage entre Orient et Occident. Hermès et Mercure, nous rappelle Claude Hagège, dieux du commerce, sont par ailleurs dieux des voleurs. Mais Thot, dieu égyptien du commerce, est aussi dieu de la philosophie. Le discrédit porté sur le commerce ou l'artisanat, en un mot sur le travail, dans le monde romain, c'est le mépris du maître pour l'esclave. Seule la guerre et la conquête, non l'entreprise, y légitiment la richesse. C'est de cet héritage romain prolongé qu'est sans doute venu le déclin de l'Espagne. C'est en partie de l'héritage hispano-arabe, dans une histoire de longue durée, qu'est venu au XVI<sup>e</sup> siècle l'épanouissement économique et culturel des communautés juives portugaises.

Shlomo Pinès

## LA LIBERTÉ DE PHILOSOPHER DE MAÏMONIDE À SPINOZA<sup>2</sup>

**L**e Docteur Gérard Haddad a bien voulu nous offrir ce grand livre, qu'il a eu le mérite d'éditer.<sup>3</sup> Il fallait bien un Rémi Brague pour nous présenter Shlomo Pinès, dont nous savons que, né à Paris de parents juifs russes, revendiquant une lointaine ascendance espagnole, historien et philosophe israélien consacré, il fut, à Berlin, un ami et condisciple de Leo Strauss. Et d'abord son épitaphe empruntée à Baruch : "L'homme libre ne pense rien moins qu'à la mort" (...et sa sagesse est une

**méditation non de la mort, mais de la vie).**

De son cosmopolitisme traditionnel, Shlomo Pinès, qui a tenu à étudier non seulement l'hébreu, mais l'arabe classique, le sanscrit et d'autres langues anciennes et modernes, démontre l'existence de passerelles entre des traditions de pensée qu'on croyait séparées par des abîmes. Ainsi, après avoir relevé l'influence scolastique chrétienne sur les penseurs juifs tel Crescas au début du XV<sup>e</sup> siècle, il constate les influences judéo-chrétiennes sur les textes musulmans, et découvre chez Maïmonide que les sources du plus grand de ces penseurs juifs devaient être cherchées chez des auteurs arabes. Mais par ailleurs il voit en Ibn Khaldoun, auteur tunisien d'origine andalouse au XIV<sup>e</sup> siècle, l'héritage de Maïmonide. Pour Pinès, incontestablement, et c'est son originalité par rapport à son aîné Leo Strauss, isoler la culture juive de son large contexte culturel, et ignorer ce dernier, c'est fausser nécessairement la recherche sur cette culture. La culture juive en effet, ne peut s'apprécier que dans : 1<sup>o</sup> l'espace culturel gréco-romain, 2<sup>o</sup> la culture arabe, et 3<sup>o</sup> la culture chrétiano-européenne. Il voit comme un privilège du peuple juif cette particularité de son histoire : le fait que des parties importantes de sa nation ont vécu dans les centres culturels les plus importants de leur temps.

C'est dire que par la dimension de l'homme et de la pensée, Pinès est en lui-même un personnage essentiel à la compréhension de la culture juive et de la culture mondiale où celle-ci s'intègre. Il est donc bon de l'étudier lui-même, à l'occasion de son étude de Spinoza. Pour Pinès, d'ailleurs, la distinction entre pensée juive "interne" et "externe" n'a pas cours, car la culture juive, comme celle de tout peuple, connaît un processus constant d'emprunts et de changements, fruit de ses contacts conscients ou non avec d'autres cultures.

Contrairement à la conception dominante de la pensée juive, qui voit une claire continuité depuis la Bible jusqu'à nos jours, à travers le Talmud, puis la pensée médiévale – même si des penseurs juifs avaient subi l'influence de la pensée étrangère de leur zone culturelle –, Pinès admet que cette pensée juive étant pluriculturelle et multilinguistique, son étude non dénaturée doit passer par l'étude approfondie de nombreuses autres cultures et langues, ce qui exige – faut-il le dire ? – une formation analogue à celle que lui-même eut le privilège de recevoir dans sa jeunesse. W. Z. Harvey, dans une étude contenue dans l'ouvrage présenté, a cette belle formule : "Les recherches de Shlomo Pinès nous enseignent que la pensée juive n'est pas un ghetto étroit, mais une métropole."

Retenons comme constat essentiel de Pinès que la liberté, dans le sens de mot d'ordre de révolte des opprimés contre les oppresseurs, est l'un des héritages que le judaïsme devait offrir au monde. Il affirme d'ailleurs que Spinoza a joué en Europe un rôle essentiel dans l'élaboration du concept de liberté dans le sens de libération de l'homme. Baruch est le premier à avoir énoncé ce principe si audacieux à l'époque : "La liberté de philosopher peut être accordée sans qu'en souffrent la piété et la paix

de l'État, mais l'on ne peut ôter celle-ci sans ôter avec elle la paix de l'État et la piété elle-même." Et cette approche morale de la liberté à méditer par les politiques : "L'homme libre n'agit jamais en fraude, mais toujours honnêtement." J'observerai pour ma part que le concept de liberté de penser est intrinsèque à la condition marrane, et que Baruch n'en fut pas l'inventeur, même s'il fut le premier à l'exprimer en littérature.<sup>1</sup> Admirons combien le modernisme de Spinoza dépasse celui du siècle suivant. Rousseau qui lui emprunte son projet de "religion universelle" et civile, n'hésite pas à prôner la peine de mort contre ceux qui contreviendraient à la morale officielle, et l'exclusion des intolérants. Or, si Spinoza a bien envisagé l'exclusion de la communauté des "intolérants", il n'imaginait certes pas la peine de mort pour délit de transgression, lui qui proclamait que la haine est foncièrement mauvaise, même quand elle s'exprime à l'encontre des ennemis de la société.

A propos de ce qu'on a appelé la "christologie" de Baruch, Pinès qui y voit un aspect "ironique" évident, explique bien que Spinoza prête au Christ ses propres pensées philosophiques, pour s'en faire une sorte de caution, dans un monde où il eût été sacrilège de rejeter de front le personnage même. Il est vrai que d'autres grands Juifs – pensons au rabbin livournais Elia Benamozegh et à Jules Isaac – ont intégré Jésus dans leur héritage, faisant observer que rien de ce qui sépare christianisme originnaire et judaïsme, n'a été expressément affirmé de son vivant par Jésus. Benamozegh, pour sa part, avait rêvé d'une religion monothéiste unifiée, à condition que l'Église renonçât au dogme de la trinité.<sup>2</sup>

Pour Pinès, Spinoza a été un lecteur "selon le cœur" de Maïmonide. S'il polémiquait parfois avec lui, nous dit-il, c'est en lecteur sérieux et perspicace, traquant les incohérences. Notons qu'il est difficile dans la critique d'un auteur ancien – plus de cinq siècles séparent les deux philosophes judéo-ibériques et leurs deux "marranismes" – de s'abstraire de tout anachronisme. Mais Pinès ajoute à cette source d'incompréhension l'effet du "camouflage" utilisé par Maïmonide, et non toujours perçu par son lecteur Baruch, pour éviter de choquer les croyances traditionnelles par des idées incompatibles. Or, Spinoza lui-même n'a-t-il pas utilisé, et pour de mêmes raisons, de tels langages codés ? Il n'empêche qu'il y a une grande concordance entre les deux penseurs dans la conception de l'action directe de Dieu. Pour Maïmonide, comme pour Baruch, cette action ne se conçoit que comme enchaînement des causes matérielles. L'un et l'autre donnent un contenu purement allégorique aux invraisemblances des Écritures.<sup>3</sup> L'un et l'autre, comme le musulman andalou Averroès, nient que la religion s'occupe d'une quelconque façon de la vérité "théorétique".<sup>4</sup>

Notons que ce grand livre, en dépit de l'importance des développements philosophiques et théologiques, est parfaitement abordable aux lecteurs bénéficiant d'une culture courante, qu'il récompensera par son effet vivifiant

<sup>1</sup> Un des martyrs de l'Inquisition portugaise, Izaque de Castro, face à ses juges, le 22 octobre 1646, à Lisbonne, revendiquait clairement, en véritable théoricien, la liberté de conscience comme un droit naturel, affirmant qu'entre le sacrifice de l'âme et celui du corps, il préférerait perdre le corps, et proclamant que le droit des gens se situant au-dessus des lois nationales, dans tous les cas un enfant, baptisé ou non, ne saurait être engagé par un baptême reçu à un âge où il n'y a pas de consentement individuel valable. Izaque de Castro, avant même Baruch, acceptait la doctrine de la "raison" et des lois de nature comme partie intégrante de la loi de Moïse, dans la tradition maïmonidienne. Son rejet de l'intolérance s'appliquait à toutes les religions y compris la sienne, la juive. Ainsi les marranes n'avaient-ils pas eu besoin d'Amsterdam pour inventer la liberté. (Elias Lipiner, *O mancebo que veio preso do Brasil*, éd. Massangana, Recife, cf LS n°22).

<sup>2</sup> Cf. Alessandro Guetta, Philosophie et Cabbale, Essai sur la pensée d'Elie Benamozegh, éd. L'Harmattan, collect. "Judaïsmes", 1998.

<sup>3</sup> Comme l'a fait au XX<sup>e</sup> siècle Teilhard de Chardin.

<sup>4</sup> Qui a pour seul objet la théorie, et non la pratique  
NDLR



Jacques Blamont

## LE LION ET LE MOUCHERON HISTOIRE DES MARRANES DE TOULOUSE<sup>1</sup>

<sup>1</sup> 2000 - Odile Jacob  
464 pages dont  
16 d'arbres généalogiques  
simplifiés des familles  
étudiées et 28 d'index  
des noms cités.

<sup>2</sup> Sauf parfois sur  
les bûchers de l'Inquisition  
où quelques-uns,  
le bas du corps déjà  
mangé par les flammes  
continuent de crier leur  
foi en la loi de Moïse.  
Se rend-on toujours bien  
compte que dans  
les années 1670/75  
dont il est question ici,  
ces "marchands portugais"  
sont catholiques depuis  
six à sept générations et  
n'ont qu'une hâte, en exil,  
celle d'affirmer une judéité  
qui ne leur a plus été  
enseignée par les rabbins  
depuis près de deux cents  
ans ?

NDLR

<sup>3</sup> Pire : le recensement  
du 4 décembre 1636  
des Portugais demeurant  
à Bordeaux porte  
167 noms, et il est ajouté :  
"Les nécessiteux, que nous  
n'avons pas cru devoir  
nommer, figurent dans ce  
rôle pour 93."  
36 % de la population juive  
dont personne ne saura  
jamais même le nom...

NDLR

<sup>4</sup> L'auteur nous indique  
le nom de chaque notaire  
(page 235) !

**S**i cette belle étude n'avait pas été surtitrée "Le lion et le moucheron", nous aurions volontiers soufflé à son auteur de l'appeler - paraphrasant une expression célèbre - : "La généalogie mène à tout, à condition d'en sortir".

En effet, c'est parce qu'il manquait quelques maillons à ses lignées ancestrales que Jacques Blamont s'est lancé dans cet important travail qui a dû lui demander tant d'années d'efforts et de recherches persévérantes. Mais quand on est motivé, n'est-ce pas...

Au bout de ces efforts se situe l'un des bons livres d'Histoire parus ces années-ci sur les marranes de la diaspora portugaise vers l'Europe de l'Ouest, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Avec un éclairage tout particulier sur Toulouse comme point d'ancrage, qui n'avait guère été étudié jusqu'ici alors que Bordeaux, Bayonne et les petites villes de l'intérieur avaient été scrutées, par Gérard Nahon entre autres.

La méthodologie n'est pas nouvelle, classique à notre époque, d'étudier des lignées familiales et peu à peu d'arriver à écrire l'Histoire. Son application sur le sujet ici étudié est d'autant plus pertinente que les juifs, après l'expulsion d'Espagne, ont eu hélas à beaucoup voyager pour échapper au sort cruel qui les attendait ici ou là, ici et là ! Et bien entendu l'Histoire ne retient que ceux qui ont échappé à la mort. Les morts ne disent, n'écrivent ni ne témoignent plus.<sup>2</sup> De plus les historiens savent bien, Jacques Blamont le note, que les très petites gens ne contractent pas chez les notaires.<sup>3</sup>

Ces réserves méthodologiques formulées, il s'agit d'un ouvrage très plaisant à lire et qui apporte beaucoup.

Très plaisant parce que l'auteur fait pénétrer dans le quotidien, dans la vie de ces marchands qu'il semble avoir fréquentés tant il les connaît et nous les rend familiers. Il exploite bien les nombreuses archives notariales qu'il a pu consulter<sup>4</sup> et différencie toujours au passage les filiations et cousinages avérés de ceux qu'il reconstitue avec moins de certitude.

Un cadrage historique précède l'étude originale proprement dite. Jacques Blamont, puisqu'il étudie en particulier les "Portugais" de Toulouse nous rappelle l'Édit de Louis XIV en 1656 autorisant les "marchands portugais" à s'installer en France et à y commercer. Cette charte<sup>XWX</sup> sera pratiquement renouvelée par tous les rois qui se succéderont jusqu'à la Révolution, époque à laquelle elle deviendra sans objet. Car les pouvoirs publics savent que ces marchands portugais fonctionnent en réseaux, souvent familiaux, et sont très liés à leurs correspondants à Livourne, Londres, Amsterdam, Hambourg, pour ne traiter que de l'Ouest de l'Europe et son extension vers les Caraïbes. Et qu'ainsi ils ajou-

tent de la valeur, profitable au pays d'accueil, aux marchandises qu'ils importent, réexportent etc. sur des navires qu'ils font construire, payant toutes taxes et impôts.

Mais les forces contraires ne restent pas inactives, obtiennent l'expulsion des marchands juifs de Marseille en 1682 et font adopter aux Antilles françaises le Code Noir en 1685, alors que dans les années 1680 on a pourtant observé à Bordeaux le premier retour ouvert au judaïsme d'émigrés du Portugal... En cette même année 1680 eut lieu à Madrid le plus grand *auto-da-fe* de l'Histoire (nous y avons consacré quatre pages dans la LS 23) que l'auteur relie pertinemment à son propos. *A contrario*, la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 est un vrai désastre pour les victimes et pour le pays ! Se priver des réseaux de commerce protestants et juifs dans les mêmes années ne s'est pas avéré judicieux pour l'avenir de la France dans le monde !

Car justement, la France ne dispose pas encore, dans ces années, d'un réseau bancaire international comme on le trouve déjà installé à Londres ou Amsterdam. D'où l'avance prise par ces places dans le commerce mondial... qui ne s'est pas démenti trois siècles après ! L'auteur, lucide et courageux à ce propos, cerne bien et formule les défauts qui ont empêché la France de l'époque de se hisser au premier rang des nations.

Il éclaire au passage l'importance de Bayonne et des petites cités environnantes dans la contrebande, l'introduction pourtant prohibée en Navarre de produits arrivant par là des Provinces Unies, ennemies de l'Espagne.

Une étude particulièrement neuve et intéressante est celle des contrats de transport (page 157) retrouvés dans les archives notariales, concernant des familles entières de crypto-juifs échappés d'Espagne, transitant par Toulouse pour rejoindre Marseille ou un autre port de la Méditerranée.

Les activités locales des Portugais à Toulouse sont bien étudiées aussi, tissant une sorte de toile autour de la ville, vendant en magasin mais fournissant aussi une nuée de petits colporteurs parcourant les campagnes pour proposer des textiles qui leur ont été confiés. Ces tissus étaient de fabrication locale ou importés d'Espagne. Ces activités faisaient parfois l'objet de contrats notariés et c'est ainsi qu'on en a connaissance.

Tout ceci a une fin : en avril et août 1685, pour d'obscures raisons de concurrence mal acceptée mais argumentant officiellement de leurs pratiques judaïsantes, dix-huit marchands portugais de Toulouse sont condamnés à mort et s'enfuient, se dispersent. La rage des pouvoirs publics éclate, et dure, devant l'impossibilité de saisir tous les biens des propriétaires. Au point que le 27 décembre 1692, sept ans après le procès, on brûle en effigie ces "coupables". Des inventaires notariés de biens immeubles et de comptes bancaires figurent au dossier.

Il faut le répéter : c'est un livre à la fois érudit et facile à lire, ce qui est plutôt rare... □

Jean Carasso

xwx "Lettres patentes"

David Bunis (direction de )

## VOICES FROM JEWISH SALONIKA!

**I**l s'agit ici d'une véritable somme, d'un travail qui a demandé des années de recherche et une collaboration attentive entre David Bunis, qui signe une fort importante introduction, et plusieurs autres personnes qui ont recherché ces textes publiés dans des journaux satiriques, d'autres qui ont aidé à la translittération etc.

Un couple de personnages d'un certain âge, emblématiques de la vie à Salonique entre les deux guerres, *Tio Ezrá i su mujer Benuta* apparut simultanément durant les années 30 dans divers périodiques saloniens (*El rizon*, *El rayo* puis *Aksyón* etc). Très curieusement l'auteur n'en est pas clairement identifié,<sup>2</sup> connu comme *Chufra Yudá*<sup>3</sup> et apparaissant lui-même dans certains dialogues sous le nom de *Chimino*.

En gros, ce couple représente symboliquement la tradition, face à une jeunesse qui s'émancipe, se targue de parler le français etc. Mais comme les deux époux ne sont pas toujours d'accord sur tout, leur conversation nous éclaire sur les tensions, les modes etc de la société saloniennne juste avant la Seconde Guerre.

Vers la fin de la période considérée, le couple devient *Bohor* et *Djamila*, mais les ressorts restent les mêmes.

Bunis analyse au passage avec finesse l'évolution du *djudezmo* dans les dialogues et nous raconte aussi pourquoi les Achkénazes étaient appelés *Mashemehas*<sup>4</sup> à Salonique et encore de nos jours parmi les judéo-hispanophones dans le monde. De même il explique le passage progressif de l'écriture *rachi* ou *solitrea* à la graphie latine par le fait que les plus jeunes n'avaient pas étudié les premières..., mais il n'insiste pas assez sur la réforme antérieure de plus de quinze ans de la graphie en Turquie.

On peut conclure que Bunis s'est servi d'Ezrá et Benuta pour illustrer ses propos, nous offrant une extraordinaire encyclopédie systématique de la vie juive à Salonique dans les dernières années de celle-ci : cérémonies de la vie, fêtes religieuses etc.

Les textes sont effectivement présentés en ordre thématique et en judéo-espagnol transcrit en lettres latines (dans la première partie du livre) avec un tableau des clés de translittération.

Un intéressant glossaire termine l'ouvrage, ne mentionnant que les mots non retenus dans le dictionnaire de Nehama, considéré par Bunis comme la référence.

Comme nous l'avons déjà fait dans notre édition de septembre 1996 (n° 19), nous offrons ici en page 16 un dialogue entre Ezrá et Benuta sur le thème : "Les filles d'aujourd'hui".

Nous savions déjà que David M. Bunis était l'un des grands spécialistes de notre temps dans la discipline. Ce beau livre nous le confirme !

Rosina Asher-Pardo

548 JOURS  
SOUS UN NOM D'EMPRUNT<sup>5</sup>

**U**n nouveau livre vient de paraître sur la période noire de l'occupation nazie à Salonique et les souffrances de sa population juive.

Basé sur ses propres notes écrites en 1942/43 sur un cahier d'écolier, Rosa Asher Pardo, fille de Haïm et Eugénie Pardo, reproduit dans son livre ses notes d'enfant de 10 ans. Elle raconte avoir été cachée durant 548 jours dans une maison amie en compagnie de sa famille, munie de faux papiers au nom de Roula Karakitsou.

D'un style enfantin, plein de fautes de langue, Rosa relate de manière très vivante la persécution, l'arrestation et la déportation de la communauté de Thessalonique et les problèmes des siens, cachés dans une famille grecque amie. Ses notes d'enfant sont complétées par ses réflexions actuelles sur le racisme contemporain aussi bien que sur les renaissantes activités des pro-nazis à travers le monde, soulignant le danger toujours présent.

Mais le livre n'est pas qu'un journal et se positionne bien loin des fameux mémoires d'Anne Frank. L'auteure explique que son but est de se servir de ses notes pour offrir une vision étendue de son histoire, pour alerter ses contemporains sur le renouveau des tendances pro-nazies et racistes.

Elle écrit :

"...l'antisémitisme politique prévalait en ce temps et malheureusement il est toujours évident. A l'époque les juifs étaient pourchassés comme communistes. Ils sont toujours considérés comme dangereux à l'heure actuelle, comme capitalistes."

La lecture est excitante. La partie la plus intéressante, historiquement parlant est évidemment l'histoire d'une famille juive se cachant chez une famille grecque à Salonique. C'était plutôt rare en vérité. Comme l'on sait, des juifs trouvèrent refuge auprès de familles grecques à Athènes ou dans les groupes de résistance en montagne, mais guère à Salonique.

Dans son introduction Rosa précise : "mon but est de dire à mes enfants, à mes petits enfants et aux enfants des générations futures que les années 1941-1945 qui ont si profondément marqué ma vie ne doivent jamais être oubliées."<sup>6</sup>

Marcel Yoël

*Yoran el viejo por onor  
i el mansevo por dolor\**

<sup>1</sup> En anglais et judéo-espagnol, puis hébreu  
1999 Misgav Yerushalayim  
Hebrew University  
Mount Scopus  
Jérusalem 91905 Israël  
Fax : 972 25 81 54 60  
e-mail : misgav@hum.huji.ac.il  
650 pages en anglais,  
350 en hébreu,  
superbe bibliographie.  
45 \$ port compris.

<sup>2</sup> Ce que cherche pourtant à faire Bunis tout au long du chapitre 9, concluant qu'il s'agit plus que probablement de Moshé Cazés.

<sup>3</sup> Que l'on pourrait traduire par "Siffle, Léon !"

<sup>4</sup> *Mashemehas* : de l'hébreu *Ma shemeha*, quel est ton nom ? question que posaient en hébreu, essayé comme langue-véhicule, les Sépharades aux Achkénazes arrivant par petits lots à Salonique, et vice-versa, faute d'autre langue commune. La langue des achkénazes - le yiddich - et les personnes elles-mêmes étaient ainsi qualifiées.

<sup>5</sup> En grec  
1999 - Gavriellides  
18 odos Mavromichalli  
GR 106 81 Athènes  
Fax 30 13 63 65 14.

<sup>6</sup> Texte traduit et adapté de l'anglais par la Rédaction.

\* On pleure le vieillard [qui vient de mourir] par honneur et le jeune homme [dans le même cas] par douleur.  
Extrait du cahier offert à la LS en novembre 1996 par Marguerite Zvi, en Israël.



**Nul ne peut étudier notre culture sépharade balkanique sans immédiatement rencontrer sur son parcours quelques grands auteurs ayant travaillé dans la première moitié du siècle sur la question. Abraham Galante, que Bernard Pierron étudie ci-dessous est parmi les premiers d'entre eux.**

**Le nom de Jos. Nehama vient immédiatement à l'esprit en symétrie.**

**Car si les deux sont de même culture encyclopédique, la vie, l'Histoire ont fait que dans l'Empire ottoman en recul l'un, Nehama, né en 1881 (mort en 1971) à l'ouest de l'Évros, frontière actuelle entre les deux pays, s'est retrouvé en Grèce, l'autre, Galante, né en 1873 à Bodrum en Anatolie sur la côte (au sud d'Izmir) et mort en 1961 a vécu en Turquie. Le parcours de ce dernier est décrit dans l'article qui suit.**

**Le judéo-espagnol a constitué pour l'un comme pour l'autre un combat fondamental. Tous les deux le parlaient et l'écrivaient. Mais si Galante a essentiellement publié en turc et plusieurs autres langues, Nehama, enseignant, directeur d'école, a pratiquement rédigé son œuvre en français. Même si chacun de nous n'en est pas conscient, nous devons beaucoup à l'un comme à l'autre quant au maintien jusqu'ici de notre culture.**

**Les œuvres maîtresses qui jalonnent le parcours de Nehama sont bien entendu "L'histoire des Israélites de Salonique"<sup>1</sup> imposant ouvrage rédigé entre 1935 et 1959 ainsi que le "Dictionnaire du judéo-espagnol", encyclopédie plutôt que simple dictionnaire d'ailleurs, paru en 1971 en Espagne peu après son décès hélas, de sorte qu'il ne l'aura pas vu achevé.**

**Leur parcours politique à tous les deux aura été marqué, pour Galante par l'exil en Égypte après qu'il eut manifesté trop de sympathie pour le mouvement des Jeunes Turcs - tout comme Nehama d'ailleurs - et pour Nehama par une prise de position ferme dès 1913 pour l'internationalisation de Salonique et de sa région afin de sauvegarder le caractère culturel et économique de la ville. Il se tint résolument sur cette position... mais la vie lui fit entériner la situation contraire qui a prévalu !**

**Il est nécessaire d'ajouter que Jos. Nehama fut déporté de Salonique à Bergen-Belsen (et non à Auschwitz, ce qui lui sauva la vie).**

**A noter aussi qu'Abraham Elmaleh a publié en 1965 dans les Cahiers de l'Alliance Israélite Universelle, n° 21, quelques pages sur "Jos. Nehama, éducateur, écrivain, historien et homme d'action". Nous ne connaissons pas ce texte, mais la correspondance entre les titres est évidente !**

---

Abraham ELMALEH

---

**LE PROFESSEUR  
ABRAHAM GALANTE  
SA VIE ET SON ŒUVRE LITTÉRAIRE,  
HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE<sup>2</sup>**

---

**A**braham Galante,<sup>3</sup> cerveau encyclopédique s'il en fut, n'a sans doute pas bénéficié de la notoriété qu'il méritait et n'est plus connu aujourd'hui que de quelques spécialistes sachant les richesses que peut contenir la centaine d'études, d'articles, de livres qu'il a écrits sur plus d'un demi-siècle, dans plusieurs langues différentes.

Toutefois grâce à un ouvrage dont les deux premières éditions sont parues à Istanbul en français - et dont, ironie du sort, nous ne possédons qu'une traduction hébraïque ultérieure publiée à Jérusalem en 1954, du fonds Nahmias sur laquelle est basé ce compte rendu - cet intellectuel ottoman nous est maintenant un peu mieux connu. Cependant cet ouvrage étant écrit par un autre intellectuel, du vivant de l'auteur, à une époque où l'on concevait peut-être différemment - ou avec plus de pudeur - l'art de la biographie, le personnage que nous découvrons peut paraître quelque peu désincarné, totalement absorbé dans ce monde de l'esprit et de l'intellect qui, si nous en croyons A. Elmaleh, a constitué l'essentiel de son existence. Cependant, dans les notes marginales, quelques éléments touchant à l'affectivité du savant nous sont révélés que nous ne manquerons pas de porter à la connaissance du lecteur de La Lettre Sépharade afin d'humaniser l'image du professeur Abraham Galante, chercheur et polémiste qui reste une figure marquante non seulement du judaïsme ottoman mais aussi globalement de la culture turque et proche orientale.

A. Galante est né à Bodrum en 1873 dans une famille espagnole qu'a illustrée depuis le XVe siècle toute une lignée de savants dont Mordekhai Galante (mort à Rome après 1541) n'est pas des moindres. Notons que c'est à ce Mordekhai dont le nom de famille était en fait Angello, et qui était un fort bel homme si l'on en croit la tradition, que la famille doit le nom sous lequel nous la connaissons : la noblesse romaine en raison de ses qualités physiques et morales l'aurait surnommé *Galant'uomo* d'où le nom de Galante. Deux de ses fils émigrèrent à Safed d'où ils essaimèrent en Terre Sainte et plus loin encore, à Damas, leurs descendants se faisant une réputation de rabbins mais surtout de savants à laquelle, comme nous allons le voir, leur héritier de Bodrum - l'antique Halicarnasse patrie d'Hérodote, père de l'histoire - ne devait pas faillir. Abraham Galante s'orienta vers l'enseignement et devint professeur et inspecteur des écoles juives et turques de Rhodes. En 1905, à l'âge de 32 ans, opposant à la politique du Sultan Abd'ul-hamid II, il dut se réfugier en Égypte où il se lança dans une carrière journalistique très dense avec la publication d'un journal en judéo-espagnol (1905-1908) *La Vara* et la participation à plusieurs journaux de langues arabe, française et turque. Patriote turc convaincu il encouragea les Juifs ottomans à adopter la langue turque que lui-même possédait parfaitement et écrivait en caractères arabes, se battant d'ailleurs contre l'adoption de l'alphabet latin pourtant plus adapté à la phonétique de cette langue. Tout en encourageant l'assimilation culturelle il s'affirma comme un défenseur résolu des droits de sa communauté. Ce n'est qu'après la révolution des Jeunes Turcs qu'il put revenir à Istanbul où il devint, en 1914, professeur de langues sémitiques à l'université. Il y enseigna ultérieurement l'histoire de l'Orient ancien. Simultanément il développa une intense activité d'historien sur laquelle nous aurons à revenir.

<sup>1</sup> A noter que cet ouvrage capital, réédité, est toujours en vente à la Communauté Israélite de Thessalonique ainsi qu'à la librairie française de la ville Librairie Molho 10 odos Tsimiski. GR 546 24 Thessalonique

Le dictionnaire publié en Espagne par contre, épuisé depuis longtemps, n'a pu être réédité pour des raisons de propriété commerciale, malgré l'accord de la fille de Jos. Nehama, qui aurait bien voulu l'obtenir de son vivant mais vient de s'éteindre à Atlanta. (USA)

<sup>2</sup> En français 1947 Istanbul, En hébreu 1954 Jérusalem.

<sup>3</sup> L'habitude est d'écrire Galante, mais de prononcer à l'italienne Galanté, avec accent tonique sur le "an".



Non satisfait d'être un érudit hors pair, il participa activement à la vie politique de son pays puisqu'il fut délégué à la première Assemblée Nationale Turque après la Première Guerre mondiale et membre du Parlement en 1943. Une vie si bien remplie, quoique fort longue puisqu'il n'est mort qu'en 1961, ne lui laissa apparemment pas le temps de se marier : "Son amour de la science et ses errances de ville en ville et de région en région pour ses investigations et ses recherches, l'empêchèrent de fonder une famille." Et pourtant, le narrateur semble savoir que dans les années vingt il rencontra une jeune fille issue de la bourgeoisie, quelque peu mondaine et éprise de la vie facile dans laquelle se complaisait la bonne société d'Istanbul. Les fiançailles furent célébrées entre cette jeune coquette et notre austère savant. Trois mois après il pria sa promise de lui rendre sa liberté jugeant leur mode de vie incompatible. C'est ainsi qu'il resta solitaire jusqu'à la fin de ses jours ne se consacrant qu'à la recherche et à l'écriture.

L'œuvre d'A. Galante est foisonnante, touffue, souvent déroutante dans ses prises de position. Elle a été écrite principalement dans trois langues que l'auteur maniait avec une dextérité qui peut nous laisser songeurs : le turc, le français et le judéo-espagnol. Ses préoccupations furent historiques bien sûr, nationales, mais aussi linguistiques et littéraires.

Le domaine de la linguistique accapara son attention tout au long de sa vie :

- le judéo-espagnol : tout en conseillant la connaissance de la langue nationale, le turc, ("Citoyen, parle turc"), il s'intéressa aussi à l'espagnol. Il publia au Caire, "La langue espagnole en Orient et ses déformations", puis ultérieurement, "Éléments sémitiques dans la langue judéo-espagnole; influence du turc sur l'espagnol (en turc)".

- L'hébreu avec "De la contribution de la langue arabe à la renaissance de la langue hébraïque; de l'influence phonétique et tonique helléniques sur la phonétique et tonique hébraïques".

- Et bien sûr, le turc dont il défendit, contre vents et marées, la graphie arabe - "Problème des lettres arabes et latines et graphie de la langue turque (en turc)" - de même qu'il défendit la graphie de l'hébreu dans son ouvrage "L'adoption des caractères latins dans la langue hébraïque signifie sa dislocation (1950)".

L'histoire et les civilisations furent en fait son cheval de bataille et pas seulement l'histoire juive. Il toucha à de nombreux domaines en publiant par exemple "Quelques observations sur la déformation de la transcription des noms géographiques du monde musulman (en français, Le Caire)", "Code d'Hamourabi" ; "Trois législateurs sémitiques : Hamourabi, Moïse, Mahomet" ; "Code Hittite" ; "Histoire de Bodrum" ; "Histoire d'Ankara" ; "Code Assyrien" (tous ces ouvrages publiés en turc).

Mais ce fut évidemment sur le monde juif qu'il publia ses travaux les plus importants et qui

restent fondamentaux pour la connaissance des Juifs de Turquie et de la Méditerranée orientale, aussi bien en ce qui concerne leurs rapports avec le pouvoir ottoman qu'avec les autres minorités de l'Empire. Il faut citer parmi ses ouvrages les plus appréciés "Don Joseph Nassi, Duc de Naxos (1913)" ; "Esther Kyra (1926)" ; "Documents officiels concernant les Juifs de Turquie (1931 - 1954)" ; "Les Pacradounis ou une secte arméno-juive" (traduit de l'arménien, paru dans la revue, Ha-Ménora octobre - décembre 1932, Istanbul); "Nouveaux documents sur Sabbetaï Sevi, organisation et coutumes de ses adeptes" (1935) ; "Un poème arménien sur Sabbetaï Sevi" (Ha-Ménora, 1934) ; "Histoire des Juifs d'Anatolie" (1937 - 1939); "Histoire des Juifs d'Istanbul" (1941 - 1942).

Ceci ne constitue qu'un aperçu de l'ensemble de l'œuvre imposante de cet universitaire qui sans relâche fouilla les archives juives, turques et autres, œuvre dans laquelle nous trouvons deux nouvelles écrites en judéo-espagnol (caractères hébraïques) *Renyo o el amor salvaje* (Ed. Azriel - Jérusalem 1905) et *Abandonada por mi padre* (Ed. Azriel - Jérusalem 1906). Notons que la biographie d'A. Elmaleh - qui est également une bibliographie - analyse le contenu de chacune des œuvres du chercheur et constitue donc une source inestimable d'informations. Certes cet acharnement valut à A. Galante la reconnaissance de certaines autorités, ne serait ce que celle d'Isaac Ben Sévi qui écrivait en 1954 : "Historien, ethnographe, journaliste, linguiste et turcologue, Abraham Galanté ne s'est jamais départi, dans ses écrits, du point de vue juif, qui est chez lui le centre vers lequel convergent toutes ses pensées". Il fut connu en Angleterre et en Allemagne puisqu'il passa en 1909 une année entière entre Londres et Berlin. En 1907 il reçut une lettre du secrétariat privé du roi d'Espagne, Alphonse XIII, le remerciant pour son travail sur les sujets juifs d'Espagne. On parla d'A. Galanté dans la presse madrilène et espagnole en général et Angel Pulido lui écrivit en particulier. L'Imam zaydite Yahya, considéré comme le fondateur de l'Etat yéménite moderne, lui écrivit pour lui demander d'être l'intermédiaire entre son gouvernement et les Jeunes Turcs - le Yemen étant alors sous la coupe ottomane. Le grand professeur reçut même les félicitations de l'héritier présumé du trône impérial, Abdul Macid. Et pourtant, parmi ses coreligionnaires et concitoyens juifs turcs il ne fut guère connu et reconnu, la Turquie étant sans doute le pays où ses livres furent le moins vendus... Un seul de ses ouvrages se vendit cependant à quarante exemplaires dans une librairie d'Istanbul : il s'agissait simplement d'une commande destinée à des bibliothèques nationales en Allemagne.

Voici pourquoi il semblait bien nécessaire que la Lettre Sépharade rendît hommage à cette personnalité remarquable et malheureusement trop peu connue.<sup>1</sup> □

<sup>1</sup> A noter que l'éditeur ISIS à Istanbul vient de rééditer l'œuvre complète d'A. Galante en neuf volumes "Histoire des Juifs" indivisibles. Quelques-uns de ces ensembles sont disponibles à Paris chez l'un de nos lecteurs qui les a fait venir. Nous interroger.

**Rachi (1040-1105)**

**C'est à bien des titres - est-il même utile d'y insister ? - que Rachi est un personnage important.**

**Nous concernant nous en retenons deux, très liés : Il est un atypique bienvenu dans la vision bipolaire et insatisfaisante de la division des juifs en Achkénazes et Sépharades. Pour les raisons qui suivent, et bien qu'il ait étudié à Worms et Mayence, on ne peut guère le qualifier d'Achkénaze, avant la lettre d'ailleurs...**

**Il est le premier écrivain qui parsème ses "responsa" de termes champenois, qui passeront ultérieurement dans le français, bien avant la fameuse Ordonnance de Villers-Cotteret de 1539 stipulant que devaient être rédigés en français tous actes officiels.**

**NDLR**

**Décidément bien des études et récits qui portent le nom de "roman" laissent passer d'intéressantes informations historiques !**

**C'est justement le cas des quatre livres suivants qui ont retenu notre intérêt pour cette édition.**

Sylvie Weil

## LES VENDANGES DE RACHI<sup>1</sup>

**D**ans une famille juive pratiquante, l'enfant de cinq ans sait qui est Rachi. Il sait qu'au bas de chaque page du Pentateuque qu'on lui apprend à lire en hébreu, il y a un commentaire introduit par les trois lettres qui forment l'acronyme qu'est "Rachi". Le commentaire de Rabbi Chlomo Yitzhaki (Ra-Ch-Y) est imprimé en caractères différents, souvent plus petits, communément appelés "caractères de Rachi"<sup>2</sup>.

Ainsi commence le livre de Sylvie Weil, qui décide, au cours d'un été New Yorkais, de partir à la découverte de ce Français, né à Troyes en 1040 et mort dans cette même ville en 1105.

Il s'agit d'un ouvrage original, fort bien documenté. L'auteur, apparemment, n'a pas voulu trancher entre la fiction historique et le documentaire. Le lecteur est donc invité à sauter du présent au passé, ce qui permet à Sylvie Weil d'être à la fois rigoureuse dans son évocation du personnage et de nous donner à entendre les légendes fantaisistes qui circulent aujourd'hui sur son compte. Légendes rapportées par un marchand d'aspirateurs de Brooklyn et ses divers clients, qui semblent échappés d'un film de Woody Allen.

Ces figures sont trop fugitives et stéréotypées pour qu'on s'y attache et le procédé de la "boutique aux souvenirs" me semble un peu artificiel.

Revenons donc au véritable sujet du livre, Maître Salomon, alias Rachi.

N'ayant reçu moi-même aucune éducation religieuse, j'ai eu quelque peine à démêler l'écheveau. Rappelons que Rachi fit ses études à Mayence et Worms, en Rhénanie, sous la houlette du grand talmudiste Isaac Ben Judah. Mais c'est en Champagne, tout en cultivant sa vigne, qu'il vécut et rédigea ses commentaires. Marié à Précieuse, il eut trois filles, et ses petits-fils poursuivront son œuvre.

Quelle œuvre, justement ?

Il existait en ce temps-là pour les juifs deux versions de la Bible, l'une en araméen, utilisée à Babylone, et une en hébreu, utilisée en Allemagne et en France. Rachi s'est donné la tâche immense d'interpréter puis d'expliquer la Loi en l'adaptant à la réalité de la vie au XI<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'il fit bientôt autorité en matière de *Halakha* (adaptation des textes au monde "moderne") et rédigea plusieurs centaines de *responsas* aux questions qu'on lui adressait de partout en Europe.

A chaque fois qu'il le jugeait utile, Rachi donnait l'équivalent en vieux français d'un mot hébreu difficile : ce furent les *laazim* ("en langue étrangère"), extrêmement précieux pour les spécialistes du vieux français.

Dans son interprétation du Pentateuque, Rachi privilégie le plus souvent le sens littéral (*pechat*) et n'utilise le sens profond, éthique (*derach*) que lorsque le premier est difficile à comprendre... Pour les non-talmudistes (comme moi), ces distinctions ne sont pas évidentes et je remercie le Dictionnaire encyclopédique du judaïsme de m'avoir éclairée sur le sujet !

Les exemples abondent dans le livre de Sylvie Weil, où il apparaît que Rachi défend toujours l'explication simple, de bon sens, empreinte de tolérance et d'intelligence des choses. Comme il le dit, les Juifs sont "en exil" et si l'interprétation de la loi est trop rigoureuse, la vie quotidienne dans les petites communautés deviendra impossible. Ainsi Maître Salomon implorait-il son ancien maître Isaac HaLevi d'assouplir les règles sur la viande : à Troyes, explique Sylvie Weil, il n'y avait pas de boucher juif. Si un boucher chrétien abattait un animal de façon qu'il soit *caché*, puis se le voyait refuser par les juifs à cause d'un défaut dans les poumons, il ne pouvait pas le vendre ensuite à ses clients chrétiens...

Rachi prône donc un respect pragmatique, voire pratique, de la Loi. N'oublions pas qu'il gagnait sa vie comme viticulteur (son quotidien était celui d'un paysan !) et qu'il avait des clients chrétiens, avec qui il entretenait de bonnes relations.

"Comment rendrons-nous la Torah compréhensible pour les juifs de maintenant, qui ont perdu la connaissance de l'hébreu, si nous, de notre côté, nous ignorons le monde où ils vivent ? En ce qui concerne, par exemple, la construction du *Michkan*, le Tabernacle que l'Éternel ordonna aux fils d'Israël de construire dans le désert, comment leur ferons-nous comprendre l'agencement et la disposition des planches, des socles et des tenons, si nous ne fréquentons pas les charpentiers ?"

Non seulement Rachi était "dans la vie" mais ses avis étaient empreints de gentillesse et de tolérance. Dans ses activités de juge rabbinique, il prêchait l'apaisement et la réconciliation, tout en expliquant aux contrevenants à quelle partie de la Loi ils avaient failli.

Bon vivant, ne boudant ni la bonne chère ni le bon vin, doté d'une épouse aimante et de trois filles qu'il instruisait, bravant ainsi la coutume (et non les textes, comme il s'en explique !), sachant écouter et prendre en compte l'avis d'autrui - son petit fils fut l'un de ses premiers contradicteurs - il fut l'exemple même de "l'honnête homme" doublé d'un remarquable guide spirituel.

Même si au XI<sup>e</sup> siècle, les Comtes de Champagne protégeaient les Juifs, il eut à connaître les terribles massacres qui accompagnèrent, en Rhénanie, le départ aux Croisades. Contrairement à son gendre Juda Ben Nathan, dont l'intransigeance n'est pas sans annoncer les intégrismes à venir, Rachi refuse de tourner le dos aux juifs qui, pour échapper à la mort en

<sup>1</sup> 2000 - Flammarion  
306 pages.

<sup>2</sup> Ou simplement "rachi".



1096, ont été contraints d'accepter le baptême : "S'ils ont tout quitté pour s'installer parmi nous, c'est la preuve qu'ils désiraient revenir le plus vite possible à la religion de leurs pères. Il faut les encourager et non pas les attrister en leur montrant du mépris."

Un grand humaniste, un esprit libre et moderne. La question rituelle, paraît-il, des Talmudistes: "Que dit Rachi ?" est donc pleinement fondée !

Il est à noter que son commentaire du Pentateuque fut le premier livre imprimé en hébreu, en 1475, à Reggio en Italie. A noter également que la langue de Rachi est ce qui deviendra le français. S'il déchiffre la "cursive espagnole" des copistes, il s'avoue plus familier de "l'hébreu carré". Il est Français et juif, juif et Français. Il vécut donc une époque où l'exil était plutôt doux, et où les communautés de l'Est et du Sud communiquaient en bonne intelligence...

L'indulgence et la rigueur de Rachi devraient nous guider dans le monde moderne, et c'est sans doute le message de Sylvie Weil, qui intercale dans son récit historique des chapitres où des hommes à papillotes cherchent une épouse sur Internet, pas trop instruite de préférence, et disposée à porter perruque. Avait-on besoin de cette gymnastique, de cette pseudo-enquête policière pour évoquer un homme beaucoup plus tourné, à mon sens, vers la tolérance et la modernité que le marchand d'aspirateurs de Brooklyn dont les jérémiades passésistes finissent par lasser ?

Mais c'est un avis personnel. □

Brigitte Peskine

Rosa Nissán

## NOVIA QUE TE VEA!

**L**e joli récit que voilà ! Écrit sous la forme du journal intime d'Oshinica, prénom *turco*, il connut un grand succès au Mexique.

Le lecteur n'y trouve pourtant d'autres péripéties que celles qui ponctuent la vie quotidienne d'une famille sépharade émigrée au Mexique, et qui empruntent sans doute au vécu de Rosa Nissán, et d'abord les expériences et émois de la narratrice, de l'école primaire au *kahal*<sup>2</sup> sous son voile de mariée; car voilà la grande affaire pour une jeune fille juive : *novia que te vea*.<sup>3</sup>

Nous sommes à Mexico donc, dans les années cinquante : Oshi va avoir quinze ans mais la vie nationale ne transparaît guère dans le récit, et la géographie urbaine se limite aux quartiers où vit et travaille la colonie juive : le quartier résidentiel de l'ancien Hippodrome où les familles juives sont attirées par la présence d'un collègue *sefaradí*, et celui, combien plus populaire, de la Lagunilla, sorte de "quartier du Sentier" mexicain<sup>4</sup> où le grand-père et le père d'Oshi tiennent commerce de confection, la fourrure d'un bon rapport pour le premier, le tout venant pour le second; c'est là aussi que l'adolescente rencontrera son futur mari.

La plume de la romancière sait faire vivre et grandir son héroïne : un peu conventionnelle, Oshi apparaît assez tiraillée entre un conformisme docile et des velléités de rébellion pour suggérer au lecteur la chaleur étouffante d'un cocon familial peuplé de tantes, cousins, frère et sœurs. Le milieu est modeste; la *Bar Mitzva* de Moshón, le jeune frère, est l'occasion rare, pour le père, d'être désigné pour lire la Torah à la synagogue : "ma famille, on ne l'appelle jamais, parce que mon papa n'est pas riche, il ne fait pas beaucoup de dons [...] simplement, il paie sa cotisation et c'est un bon juif."

Aussi prend-il soin de maintenir ses enfants sur le bon chemin : Oshinica, l'aînée, qui a environ neuf ans au début du récit, fréquente une école catholique; elle collectionne les images pieuses, prie et s'étonne qu'une camarade la traite de "juive" et l'accuse de la mort du Christ ("dis-leur que Jésus était juif et qu'il a fait la Bar Mitzva !"). On déménage donc, pour se rapprocher du collègue sépharade; là, la *morá* Luvesky, enseignant l'hébreu, montre aux élèves le numéro tatoué sur son bras par les nazis; c'est là aussi que Oshi apprend à danser la *Hora* et rêve d'un séjour dans un kibboutz en Israël; mais pas question, les filles ne quittent la maison qu'avec leur mari; alors, devenues *harina de otro costal*,<sup>5</sup> elles vont où elles veulent.

Oshi obéit en regimbant un peu : comment sa mère, ses tantes et leurs amies acceptent-elles de s'enfermer à la maison pour jouer aux cartes, puis regarder le feuilleton télévisé, en mangeant des *borrecas* aux noix, fromage ou aubergines, si exquises soient-elles ? Les choses évoluent pourtant, et l'adolescente pourra faire des études de secrétariat, devient secrétaire médicale, rêve d'être laborantine, ce que ne refuse pas Lalo, son futur mari qui ressemble à James Dean.

Lalo provient d'un milieu plus moderne et ouvert; très vite, Oshi perçoit les bigarrures de la colonie juive et explique à son amie *goy* qu'elle ne fréquente pas ces *paisanas* blondes aux yeux bleus car elles sont *yiddish* et viennent d'Allemagne, de Russie, enfin... de par là; elles "se croient", s'habillent toujours comme pour une fête, on les laisse étudier et fréquenter des garçons. Mais le milieu sépharade n'est pas simple non plus, avec ses *halabis*, *shamis*, *damasqueños*, *alepinos*... Le père d'Oshi, "perse" puisqu'il est né en Palestine, est venu avec son père après un oncle, qui racontait "qu'aux Amériques" il y avait la lumière électrique et que l'on ramassait l'argent à la pelle; quant à sa mère, qui connaît des histoires de *Djohá*, elle tire gloire d'être *turca* : "moi, à Estambul, j'allais dans les meilleures écoles; on nous faisait la classe en français; la famille de ma maman, c'est une famille bien !"

Et il y a encore les "Arabes", qui s'insultent avec tant d'enthousiasme : "que tu avales un parapluie et qu'il s'ouvre dans ton estomac ! que tu vives jusqu'à 120 ans à l'hospice ! maudit soit le bateau qui a amené ton papa!"

Aussi, trouver un bon mari n'est pas facile : Andrès, le premier amoureux, n'est pas vraiment juif puisque sa mère est *goy*, Lalo soulève aussi

<sup>1</sup> Espagnol - 1992  
Éditeur Planeta Mexicana  
189 pages.  
Traduction : "Que je te voie fiancée".

<sup>2</sup> Synagogue

<sup>3</sup> Formule qu'employait mon père à mon propos, si j'en crois la transmission familiale; parti sans retour pour Auschwitz le 5 novembre 1942, il ne vit *novia* ni moi ni ma jeune sœur.

<sup>4</sup> Surtout connu pour son "marché aux puces".

<sup>5</sup> Littéralement, "farine d'un autre sac"; l'expression amusante, fréquente dans l'espagnol d'aujourd'hui, n'y a pourtant que le sens plus général de : "c'est une autre affaire".

des réticences, car il est "arabe" et sa prodigalité est étrange : "Ce n'est pas une famille normale" - dit ma maman [...] Chez nous, on n'a jamais emmené la famille au restaurant mais on n'a jamais manqué de rien à la maison !"

Mais l'essentiel du plaisir procuré par le texte réside dans l'enchantement de *muestra lingua* - avec ses dialogues - qui se diversifie selon l'origine, le sexe et l'âge, donc le degré d'assimilation des personnages<sup>1</sup>; écoutons le grand-père plaindre son fils d'avoir trois filles : *así es la vida, mi veintiúnico hijo, primero tuvo una musher; ni modo, tú conoces a Oshinica, mi nieta; la adoro; lleva el nombre de mi madre, que el Dió tenga en Gan Eden* (puis, grâce à Dieu, un fils). *Bueno; curto de palabra, para no hacerte el cuento largo, al tercer hisho: otra musher. El Dió sabe porque manda las cosas. A los once meses: ¡Barmín Nán!, otra más y se mos hicieron tres de ellas. [...] ¿Te imaginas? Tres dotes, mi hisho va a tener que trabajar como burro para casarlas.*<sup>2</sup>

Oshi épousera Lalo sans dot, mais accompagnée par *la lengua de la miel*, préservée depuis *Sefarad* jusqu'au delà des mers :

*Por la ventanica las vi venir  
la cara de la novia como la luna  
juntas las tres sobrinicas,  
la alta, la baja y la menudica  
A las tres hermanicas les digo:  
gozen la mocedad, gozen la noviedad  
que dumpués pasará  
Gracias al Dió que mos lo desho vivir.*<sup>3</sup> □

Jacqueline Covo-Maurice

Lucia Graves

## LA CASA DE LA MEMORIA <sup>4</sup>

**A**ux lecteurs hispanophones de *La Lettre Sépharade* et je sais qu'ils sont nombreux, je signale un roman qui vient de paraître et qui les enchante. L'auteur, Lucia Graves a vécu son enfance et son adolescence auprès d'un père poète et écrivain qui avait préféré les Iles Baléares à son Devon natal (Angleterre). Après des études de philologie hispanique à Oxford, elle se marie à un musicien catalan et s'établit à Barcelone où elle traduit Anaïs Nin, Katherine Mansfield, Rafael Alberti et Emilia Pardo Bazan. Après avoir édité les œuvres de son père et un volume d'essais sur la femme espagnole, elle écrit son premier roman "La Casa de la memoria". C'est un coup de maître...

Elle raconte la vie d'Alba, une jeune fille juive de Gérone qui commence sa vie amoureuse au moment de l'Édit d'expulsion de 1492. C'est la descendante du célèbre talmudiste Nahmanide... Un monde rempli de bonheur et d'espoirs s'écroule... il faut partir mais avant, les rabbins de la ville vont la charger d'une mission extraordinaire : sauver un texte manuscrit de la kabbale catalane "La chaîne des lys" qui risquerait

d'être saisi à la frontière par les soldats des Rois Catholiques. Apprendre ce livre par cœur et le transmettre au rabbin de Perpignan ou de Gênes c'est la mission qui est confiée à Alba qui va se servir d'une description de sa belle maison natale pour s'aider à mémoriser le texte...

L'aventure peut commencer : de Gérone à Perpignan puis Venise et enfin Thessalonique. C'est le parcours de l'exode que nous offre Lucia Graves avec un luxe de détails inouïs où tout nous semble si proche : Gérone et le souvenir de son *Call* et de son premier amour Vidal qui préféra la conversion pour rester en Catalogne, Perpignan et son premier mariage avec Astruc le rabbin de Besalu affirmant que "[...] l'expulsion se devait à la méchanceté des hommes qui avaient détruit l'équilibre du monde et que nous, les juifs de *Sefarad* avions été choisis pour rétablir cet ordre grâce à notre piété et à notre rectitude; et notre premier devoir était justement de porter le flambeau des mystiques catalans à travers vents et marées dans toutes les parties du monde." Après Perpignan et Béziers c'est le départ de Marseille vers Gênes à bord d'un trois mâts chargé de soieries et de velours par des commerçants chrétiens.

Mais à l'arrivée, les Gênois refusent d'accroître le nombre de juifs espagnols ayant cherché refuge... Ces derniers débarquent en cachette pour gagner la maison du rabbin et dicter enfin le texte si bien mémorisé par Alba. Munis d'une copie ils s'installent à Venise où existe alors une communauté reconnue et acceptée, et surtout une imprimerie hébraïque capable de reproduire et de diffuser le texte de la Kabbale. Ce séjour est l'occasion pour Lucia Graves de décrire merveilleusement la vie des juifs à Venise et à Mestre, leurs richesses et leur culture comme celle d'Anna d'Arco épouse d'un riche marchand qui lit Pic de la Mirandole et s'intéresse à la Kabbale, qui apprécie Pétrarque, Dante et Boccace. C'est dans cette ville que s'éteindra Astruc victime d'une mauvaise fièvre. Alba, seule, décide de retourner à Perpignan pour soigner sa mère et retrouver les siens. Cette errance sera fatale au fils d'Astruc qu'elle portait et qu'elle perd à trois mois. A Perpignan la situation est terrible : misère, exclusion et mauvaise volonté de la France à l'égard de ces réfugiés.<sup>5</sup> Ils seront d'ailleurs expulsés en 1493. Cette fois l'exil les conduit vers Naples où mère et fille peuvent enfin négocier la lettre de change obtenue grâce à la vente de la maison de Gérone à un ami chrétien, qui tourne ainsi l'interdiction d'acheter des biens juifs. Cet argent rend possible le voyage vers Thessalonique : trois semaines sur une caravelle soumise aux caprices du temps. Cette ville est prospère et accueillante. Bien vite Alba retrouve un équilibre, elle est maîtresse à l'école catalane et sa mère, boulangère de renom. Le bonheur revient grâce à un mariage avec Salomon, fils d'un juif catalan, né dans ce pays. Mariés et riches ils feront construire une réplique de la maison du *Call* car Alba sait toujours son texte par cœur et elle n'a jamais oublié la description de la maison... Ils vivront heureux et leur descendance aussi jusqu'en 1942/43 où les nazis s'abattraient sur

<sup>1</sup> Le babillage des tantes est presque incompréhensible, malgré la présence de trois glossaires.

<sup>2</sup> C'est vrai, mon fils vingt fois unique, d'abord, il a eu une fille ; rien à dire, tu connais Oshinica, ma petite-fille, je l'adore ; elle s'appelle comme ma mère, que Dieu garde dans son Eden [...]. Bon, abrégeons, pour ne pas allonger la sauce, au troisième enfant, encore une fille ; Dieu sait ce qu'il fait. Onze mois après, horreur ! encore une, et de trois. Tu imagines ? Trois dots, mon fils va devoir travailler comme une brute pour les marier.

<sup>3</sup> Comment traduire ces vers sans leur ôter leur fraîcheur naïve ?

<sup>4</sup> En espagnol 1999 Seix Barral biblioteca breve, Barcelone.

<sup>5</sup> Cela ne vous rappelle pas "l'accueil", dans la même région des Républicains à la fin de la guerre d'Espagne ?  
NDLR



eux pour une véritable extermination...

Une très belle histoire surprenante par la qualité du style, l'invention des situations et les descriptions si évocatrices que le lecteur toujours tenu en haleine par des rebondissements inattendus a du mal à abandonner son livre. □

Charles Leselbaum

Brigitte Peskine

## BUENA FAMILIA<sup>1</sup>

**L**a lecture de ce livre invite à se poser la question : "Qu'est-ce qu'une saga moderne ?"<sup>2</sup> et à tenter d'y répondre.

Une saga est une histoire à épisodes, racontée par un écrivain qui a du souffle, s'étendant si possible sur plusieurs générations dans diverses parties du monde, mettant en œuvre de nombreux personnages, de façon à introduire le lecteur et lui faire apprécier des mondes, des époques, des mœurs, des habitudes de vie qui lui sont partiellement familières mais qui vont très au delà de son propre vécu.

Ainsi le lecteur est à la fois au dedans et au dehors d'une histoire qui ne lui est pas totalement étrangère. Il faut qu'il puisse s'identifier à l'un ou l'autre des personnages et c'est ainsi qu'il est captivé, pour ainsi dire "captif". Cette identification s'effectue d'autant mieux que le vécu des personnages et celui du lecteur comportent plus de points communs.<sup>3</sup>

Une saga moderne, cela doit vous prendre et ne vous laisser tranquille qu'au mot "fin".

Une saga est donc un long fleuve éventuellement tranquille. Dans le cas précis, pas si tranquille au début, et transformé en vrai torrent dans le troisième tiers du livre, lors des bouleversements survenus (ou appris) au cours des années 1944 et suivantes.

La difficulté de lecture d'une saga relativement à celle d'un roman banal est l'abondance des personnages dans le premier cas. Il faut "baliser" pour que le lecteur (mais peut-être aussi l'auteur ?) s'y retrouve.

C'est ainsi que Brigitte Peskine pare à l'objection en introduisant dès la première page de son livre un arbre généalogique depuis l'ancêtre Isaac Gatégno (1859-1920).<sup>4</sup>

Car ce nouveau roman, *Buena Familia* est le second de la saga. Celle-ci commençait avec "Les eaux douces d'Europe" publié en 1996 qui rapportait les faits et gestes, événements vécus par la famille à Istanbul jusqu'entre les deux guerres, avec le départ de l'héroïne vers l'émancipation, Paris puis le Vénézuéla.

Dans ce second volume, on retrouve le même arbre généalogique, mais prolongé d'une génération, ce qui est bien normal puisque les trois parties du roman nous mènent cette fois jusqu'en 1955.<sup>5</sup> Il est toutefois très possible de lire et savourer ce nouveau volume sans avoir connaissance du premier.

L'héroïne Rébecca est maintenant mariée à un militant de gauche, Maurice lequel, dans ces pays d'Amérique du Sud à l'époque, vit semi-clandestinement ici ou là, dans la difficulté, la traque, dans la séparation et les retrouvailles éphémères et tumultueuses avec son épouse.

La perte d'une fille toute jeune est une dure épreuve, surtout pour Rebecca, qui s'efforce de continuer à écrire.

La période des années 1938-1941 en Europe est bien décrite d'un point de vue externe à ce continent, la difficulté par exemple de faire accueillir dans tel ou tel pays des réfugiés juifs allemands et le peu d'empressement - euphémisme - des pouvoirs publics d'ici ou là en Amérique du Sud dans cette œuvre de sauvetage; la lutte incessante de ces milieux de militants dans ce sens.

Le choc du pacte germano-soviétique sur les militants en général et le mari de l'héroïne en particulier est bien décrit, l'abattement qui s'en suivit, l'amertume et les choix difficiles : abandonner la lutte communiste ou non ? même à cette distance les répercussions ne furent pas négligeables...

Le rythme du livre change pour se transformer en torrent dans son troisième tiers, d'autant que l'auteure adopte une autre présentation, celle de lettres, écrites ou reçues par les protagonistes. Ce procédé d'écriture permet d'éliminer ce qui n'est pas essentiel : une lettre n'est pas un roman, et ne laisse passer que des nouvelles brièvement exprimées. D'où une accélération du rythme, parfois difficile à suivre tant devient dense le nombre de personnages évoqués en peu de lignes. On se demande parfois "qui est qui ?" sans avoir toujours de courage de consulter l'arbre généalogique. Mais au fond, cela n'a guère d'importance : le troisième tiers du livre reconstitue, manifeste, accompagne la vie qui renaît après les bouleversements vécus ou appris seulement à ce moment-là - celui de la Choah donne lieu à quelques raccourcis durs, saisissants.<sup>6</sup>

Quelques notations fines ramènent au vécu de bien des lecteurs d'origine balkanique : [choisissant un logement à Miami] "... ma belle sœur avait préféré la compagnie des Tétouanais à celle des Saloniciens qui nous avaient écrasés de leur mépris pendant notre enfance à Istanbul..."

A noter, concernant le vécu des lecteurs, que tout le récit est émaillé de mots et expressions bienvenus en judéo-espagnol.

Bien que l'héroïne, Rébecca, à laquelle on s'attache peu à peu - c'est pour l'auteure le signe de la réussite - vive plus d'épisodes tristes, voire dramatiques, qu'on lui en aurait souhaités, la fin du récit est bien équilibrée. Elle exprime finement : "Mal aimée par ma mère, je me suis mal aimée, et j'ai mal aimé mon fils".

Quelques clichés auraient pu être évités mais le livre est bien écrit, la langue est de qualité, ce qui est assez rare.

Tout comme pour le premier volume, la voie du succès est ouverte à celui-ci... □

Jean Carasso

<sup>1</sup> 2000 Nil Éditions, (Laffont) Paris. 285 pages.

<sup>2</sup> *Dixit* le "petit Robert" : "À l'origine, récit historique ou mythologique de la littérature médiévale scandinave".

NDLR

<sup>3</sup> Ces réflexions préalables caractérisent une saga moderne. Car si l'histoire se déroule sous trois générations de Pharaons, l'identification du lecteur à un personnage évoqué est un peu plus hasardeuse...

NDLR

<sup>4</sup> Hélas, cet arbre généalogique n'est pas encarté et détachable comme nous l'avions suggéré lors de notre commentaire sur "Les eaux douces d'Europe", premier volet de la saga, dans la LS 18 de juin 1996.

NDLR

<sup>5</sup> Le succès prévisible de ce tome, Brigitte, laisse toute la place à un volume suivant... d'autant que les femmes vivent très âgées maintenant et qu'au terme de ce second volume Rebecca n'accuse que 55 ans !

NDLR

<sup>6</sup> [Aux alentours de Birkenau et des fours crématoires :] "Ce qui n'empêcherait pas les paysans polonais d'engraisser les champs avec nos cendres fumantes."

# Revue

**Bernard Pierron et Lucette Vidal ont étudié pour nous, comme ils ont la gentillesse de le faire fréquemment, la belle revue du judaïsme grec :**

■ ***Cronica* - Χρονικά, et ont écrit chacun la recension d'un article qui les a particulièrement intéressés, Bernard sur les Juifs de Constantinople, article de Thrassyvoulos Or. Papastratis, édition 163 de septembre-octobre 1999, et Lucette sur le quartier Campbell à Salonique, article de Vilma Hastaoglou dans le n° 165 de janvier-février 2000.**

## Les Juifs de Constantinople

Le peuplement juif de Constantinople remonte à l'époque byzantine mais c'est surtout avec l'arrivée des exilés d'Espagne, à compter essentiellement de 1492, que la communauté va se développer. Ce développement sera d'ailleurs largement encouragé par le Sultan Bayazid II. A la différence des chrétiens que la population musulmane désignait sous le nom de *Rayas*, les Juifs étaient considérés comme des hôtes, *misa-fir*. Mais dans cette mosaïque ethnique qu'était la population générale d'Istanbul, les Juifs eux-mêmes présentaient une grande diversité de communautés qui se différenciaient, fait courant dans la plupart des villes de l'Empire ottoman, par leurs origines. Les plus anciens, les Romaniotes, parlaient le grec. Ils côtoyaient les Sépharades hispanophones, les Achkénazes originaires de l'Europe de l'Est, les Italiens principalement établis dans le quartier génois, les Caraites. Il ne semble pas que le sionisme ait exercé une attraction particulière parmi ces fidèles sujets ottomans. En 1920 ils étaient environ quarante mille. Mais cette présence importante n'était pas suffisante pour donner à la capitale de l'Empire ce caractère juif propre à certaines autres villes qui ont mérité le qualificatif de *Madre de Israel* telles que Salonique. Toutefois leur activité commerciale – il a toujours existé une vive concurrence entre eux et les Grecs dans ce domaine – en avait fait l'un des moteurs de l'économie turque. Afin d'éviter tout cliché, il faut souligner que face à une minorité prospère qui avait un certain poids dans la vie économique et politique de l'Empire, la majeure partie de la communauté vivait dans des conditions de précarité et de pauvreté, formant un prolétariat caractéristique de toutes les grandes communautés juives de la Méditerranée orientale.

Les Juifs vivaient en majorité dans des quartiers qui leur étaient propres appelés en turc *Yahudi Mahallesi* mais qui n'étaient nullement des ghettos : Balata, Hasköy, Galata en étaient les principaux. Or souvent, éléments grecs, arméniens et juifs, comme en témoignent les églises chrétiennes qui existent toujours dans ces quartiers, vivaient dans une certaine promiscuité et dans une relative tolérance qu'explique sans doute la politique des sultans en matière de religion. Balata est sans doute le quartier juif par excellence. C'est là que l'on trouve les plus anciennes synagogues de la ville qui datent du

XVe siècle. A côté de ces synagogues dont un grand nombre fut bâti dès les premiers temps de l'installation ottomane il faut noter la présence de l'hôpital – *Or-Hayim*. A Hasköy on compte également de très anciennes synagogues, *Binai Mikra* (Caraites) et *Muellem*. Au XIXe siècle on y trouvait la meilleure école juive de la ville, l'Institut Camondo. De nos jours le seul témoignage de cette présence reste l'hospice de *Moshav Zekinim*. C'est à Galata que se trouve le grand rabbinat fondé dès les premiers temps de la prise de la ville par les Turcs, lorsque le sultan Mehmet II désigna comme grand rabbin Moshé Kapsali. Toutefois les synagogues de ce quartier sont plus récentes que celles des deux précédents : les plus importantes sont *Zulfaris* et *Neve-Shalom*. C'est là également que fonctionnent les uniques écoles juives de la ville, une école primaire et un collège.

Linguistiquement parlant, à côté du judéo-espagnol, le grec semble avoir été une langue très parlée dans la communauté juive de Constantinople d'une part parce que c'était la langue d'une proportion non négligeable de la population, les Romaniotes, et que d'autre part en raison du cosmopolitisme de la cité et de la promiscuité qui y régnait, les Juifs ottomans et les Grecs ottomans entretenaient des relations économiques forcément très étroites même si, comme nous l'avons vu, elles n'étaient pas dépourvues d'un certain esprit de compétitivité tout à fait naturel chez ces deux peuples qui s'adonnent depuis toujours au commerce. La fondation des Écoles de l'Alliance Israélite Universelle à compter de 1880 introduisit là comme ailleurs le goût de la culture française jugée au XIXe siècle comme un support de la civilisation.

Notons qu'après la défaite grecque d'Asie Mineure, en 1922, et l'échange de populations entre la Turquie et la Grèce, nombre de *Donmes* des Balkans vinrent s'installer à Istanbul où on les désignait sous le nom de *Selanikler*, les Saloniciens. Bien que convertis à l'Islam ils sont restés assez proches de leurs anciens coreligionnaires tout en se démarquant des musulmans dits orthodoxes, puisqu'à Constantinople même ils ont leur propre mosquée et leurs écoles à Nisantás – Tevsikiye et leur cimetière à Skutari. Ils auraient, dit-on, fourni à la République turque une contribution importante en la personne de Kémal Atatürk originaire de Salonique et que certains chercheurs soupçonnent d'être issu de cette minorité religieuse.

Aujourd'hui la population juive de Turquie ne dépasse guère les vingt-cinq mille âmes. À Istanbul même, les quartiers traditionnellement juifs ont été désertés par leurs anciens habitants qui ont préféré les rives du Bosphore tout en continuant de perpétuer dans la capitale ottomane leurs traditions, leur culture avec la publication du journal *Shalom* mais aussi un cercle d'intellectuels dont Klara et Elie Perahya qui



nous ont récemment livré deux dictionnaires de judéo-espagnol<sup>1</sup> dans la continuité de l'œuvre d'un autre grand intellectuel juif turc de la première moitié du XXe siècle, Abraham Galante.<sup>2</sup> □

Bernard Pierron

**Dans la LS 17 de mars 1996, Bernard Pierron avait étudié le pogrome de Campbell qui eut lieu le 29 juin 1931. Voici maintenant l'histoire de ce quartier de Salonique.**

### Le quartier Campbell

L'histoire du quartier dit "Campbell" n'est pas facile à reconstituer faute d'archives et de documents originaux, mais également à cause du discrédit qui plane sur de tels quartiers déshérités. Le présent article se fonde sur des éléments pour beaucoup inédits, fournis surtout par Rena Molho<sup>3</sup> et les Archives centrales du Peuple Juif à Jérusalem.

L'histoire de ce quartier illustre la situation délicate créée par une nouvelle répartition ethnique à l'intérieur de la ville et par les conflits dus à la coexistence de groupes vivant dans des conditions misérables.

La création de ce quartier découla de l'incendie du centre ville en août 1917, qui affecta 52 000 juifs sur 72 000 sans-abri, ce qui entraîna un exode massif de juifs sinistrés vers des campements en banlieue.<sup>4</sup>

A partir de 1923 et l'échange de populations avec l'Asie Mineure, d'autres quartiers furent aménagés pour accueillir les réfugiés.

Campbell fut le dernier quartier juif de la série et celui qui connut la plus longue existence. Il doit son nom à Robert Campbell, d'origine anglaise, né à Constantinople et qui, après le départ des armées alliées, fonda une entreprise de mécanique automobile dans l'ancien camp britannique, fait de baraquements standard desservis par le réseau d'eau.

En 1926, la démolition des baraquements du quartier Aktsé Metzit en conformité avec le plan d'urbanisme du centre ville jeta à la rue d'autres juifs pauvres. C'est en 1927 que la Communauté israélite racheta à Campbell les installations pour y établir un nouveau quartier, et elle obtint également l'expropriation de propriétés voisines.

L'accord initial impliquait la création d'un quartier modèle pour classes moyennes. Mais finalement la Communauté, pressée par la nécessité, y transféra 210 familles indigentes, rajoutant ainsi un nouveau quartier populaire parmi les plus pauvres à la périphérie de la ville. Les locaux subsistants furent équipés et divisés intérieurement en "appartements" et on construisit dans l'urgence de nouveaux bâtiments.

En 1931, d'après le recensement de la Communauté, suite à l'incendie criminel du quartier, il comprenait 204 familles - en tout 788 habitants, gagne-petit, chômeurs, veuves. Il existait une synagogue couverte en tôle, une pharmacie communautaire, une école et des boutiques : café, bazar, boulangerie. L'incendie allumé par des membres de l'ΕΕΕ<sup>5</sup> révéla la

gravité des tensions entre indigènes et réfugiés chrétiens et juifs, tensions qui couvaient depuis 1920 dans une ville où la majeure partie de la population vivait dans des conditions d'extrême précarité. En cette même année 1931, une Commission tripartite<sup>6</sup> décida de l'indemnisation des sinistrés. La liste des familles fournit des données intéressantes sur la micro-société du quartier, de condition bien modestes dans l'ensemble : portefaix et marchands ambulants, chômeurs, cordonniers, coiffeurs, etc. nombre de veuves, certaines avec 4 ou 6 personnes à charge.

Les habitants ne souhaitaient guère rester dans le quartier, un accord oral fut légalisé en 1932 et signé définitivement en 1939 entre la Communauté et l'Administration de la Macédoine pour le rachat du quartier par la ville. Les sinistrés furent relogés provisoirement dans des écoles et d'autres quartiers tandis que 10 000 juifs émigraient en Palestine. Le quartier prit en 1933 le nom d' "Amiral Votsis".

Au fil des ans, de nouvelles constructions accueillirent encore d'autres réfugiés puis, après la Seconde Guerre mondiale, on y édifia des immeubles à l'image du reste de la ville et les derniers baraquements disparurent. Le tout dernier, qui avait abrité la synagogue, devenu salle de réunion et gymnase du club athlétique Amiral Votsis, gravement endommagé lors du tremblement de terre de 1978 fut démolé en 1981.<sup>7</sup> □

Lucette Vidal

### ■ Bulletin de la Fondation Auschwitz

Il nous est arrivé de mentionner dans le cours de nos recensions la pertinence de cette revue trimestrielle éditée à Bruxelles par le Centre d'Études et de Documentation.

Nous croyons opportun d'y revenir en particulier, tant la qualité des travaux entrepris, qui établissent l'Histoire, est frappante, rigoureuse et de haut niveau.

Les objectifs poursuivis semblent de quatre ordres :

Le recueil de témoignages chez victimes et aussi témoins externes de la Shoah (en Pologne notamment, aux alentours des camps).

Leur mise en perspective et leur étude critique, faisant l'objet de réunions et colloques sous l'égide d'historiens professionnels.

Les leçons à en tirer pour l'indispensable information des plus jeunes générations.

L'établissement d'une liste de thèmes proposés pour exploration dans l'avenir par les membres du Comité de Rédaction (n° 65 de décembre 1999). La revue a déjà organisé, parmi d'autres, un important colloque sur un sujet brûlant, contesté lui-même dans sa thématique : la mémoire d'Auschwitz dans l'art contemporain (compte rendu dans le n° spécial 60 en 1998).

Les articles sont publiés dans la langue d'origine des chercheurs : le français, l'anglais et l'allemand.

<sup>1</sup> Judéo-espagnol/turc, et inverse. Français/judéo-espagnol.

<sup>2</sup> Voir en page 8 l'article sur ce grand lettré.

<sup>3</sup> L'historienne bien connue de la ville de Salonique, où elle demeure d'ailleurs.

<sup>4</sup> Quartiers 151, Karagates, 6° et Nerechkiné à l'Est, Regi Vardar et Hagia Paraskevi à l'Ouest où s'installèrent nombre de juifs pauvres : plus de 25 000 en 1932, dans des conditions précaires.

<sup>5</sup> ΕΕΕ = "Les trois Epsilon", mouvement fascisant de l'époque.

<sup>6</sup> Commission composée d'un représentant de chaque :  
- le Département de la Prévoyance,  
- la Communauté israélite  
- la Mairie.

<sup>7</sup> Il se trouve qu'au moment d'achever la mise en pages de cette édition nous recevons sur le sujet une magnifique étude de Régis Darques sur laquelle nous reviendrons bien entendu : "Salonique au XXe siècle, de la cité ottomane à la métropole grecque"

EL KANTONIKO  
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

**Ay oras en la vida ande el benadam se demanda ke remedio topar para salir de su gezirah. Portante en vezes no es tanto grave ke el pensa. Syempre ay situasyones mas dabeter.**

**Para darmos un egsempyo mi madre mos konto la vida de un padre de famiya ke no puediya mas de gareyar.**

**Jurnaliko ! Deshame te la kontare.**

**Este buen djudio bivya en un kazaliko. Tenya un pedazo de tereno en el kual frao una kaze-tika para su mujer i sus quatro kriyaturos. La vida era terivle... no aviya muntcho lugar. El no ganava abas-tante para puerder engrandeserla. Estavan los unos endriva de los otros. Diya entero eran gritos de la madre i gritos de los tchikos. Desesperado, el buen ombre se fue a ver el haham, ke le tope una solusyon.**

**El haham, ke era muy santo, le demando de azer entrar las tres gay-nikas ke tenyan, en kaza por una semana i de atornar a verlo despues. Te imaginas komo estava el meoyo de este ombre de ver los ninyos koryendo detras de las gay-nikas ! Tres diyas despues atorno ande el haham i le disho ke todo estava mas negro. El haham le konsejo de meter la kavretika ke tenya, al lado de las gaynikas, en kaza. Esto fue la alegríya de los tchikos que pueidian azer mas lokuras...**

# Muestra lingua

CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS

A la place du texte habituel de Isacco Hazan, nous passons cette fois un épisode écrit en 1939 (probablement par Maurice Cazès) extrait du très beau livre de David M. Bunis que nous commentons en page 7. Lisez d'abord cet article expliquant l'environnement (ce texte est paru en 1939 dans le journal *Aksyón*)

Nous trouvons ce texte si typé et intéressant que nous lançons un **CONCOURS** à son sujet, ouvert à tous nos lecteurs : la meilleure traduction, la plus élégante, jugée par un collectif de trois personnes elles-mêmes familières de la *lingua muestra*, recevra en prix le beau récit du **Voyage de Luis de Barthelemy** de 1520, que nous venons de rééditer.

Votre traduction ainsi que vos éventuelles notes explicatives doivent être rendues à notre adresse avant le **14 juillet 2000**.

*Bonne chance... et bonne distraction ! La Rédaction*

CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS ¥ CONCOURS

## Las ninyas de oy

Ezra et Benuta, âgés maintenant, n'arrivent pas à réaliser comment ils ont vieilli tous les deux si rapidement. Ils se souviennent de leurs premières années de mariage et comparent avec la situation des couples de jeunes à Salonique en 1938/39.

**Ezrá :** *Ke ke te diga, Benuta ? Chiko fué, grande me ize. Ni yo sé komo me topí ensúpito blanco, blanco i aruhado. Por ande pasaron los anyos ?*

**Benuta :** *Por tu kavesa, balabáy. Ay safek kuando me tomates, te akodras ke era una kriaturika ?*

**Ezrá :** *Si Benuta, ama kuando mos espozimos no mos vimos.*

**Benuta :** *Verdad es. Ensúpito me dyo haber mi madre. I un dia kuando me disheron ke pasavas debasho el shaynishi mio, echí un bolo i me fuyí. Ma ya te akodras akeos temblores de la noche del ensyero kuando me topí delante de un djidyó barvudo ke eras tu ? No savia ke pensar.*

**Ezrá :** *Ya me akodro, Benuta, la mala vida ke me dates fina ke venites aymana; i dezir ke agora los ninyos i la ninyas fina ke se kaza ya no les keda takat, ni savor, ni golor. I ansina ke ? Kada dia ay deshaires al beth din ke es bizúy de sentir las palavras ke se dizén.*

**Benuta :** *Seguro, balabáy. Las ninyas de oy no son patatas komo éramos al tyempo mozotras ke fazíash : "Marido se, bézame el pye". Oy la mujer entenyó la vida : se va, eya gana, i muchas vezes governa la kaza mijor de un ombre.*

**Ezrá :** *Si, ama ke savor tyene ke una mujer kazada, tuyyendo marido, esté kon mil ombres ala fabrika o al tutún ?*

**Benuta :** *La onrada enmedyo el kampo, Ezrá regalado. No saves tu ? Espántate de las ensavanadas. Kuantas gursuzas ay ke están fazyendo kol tovó shebaolam en siendo afijadas i kontentas ? De soy ke no lo trayga la persona.*

**Ezrá :** *Verdad es, fija, ama si no se uzavan estas éremas dotas, nunka era ke las ninyas i*

*mujeres se ian a lavorar. Ay safek ke tu me dates dos liras de serme, i a la buelta yo gastí 25 liras entre los ocho dias de la seva kon nochadas de ombres i nochadas de mujeres a parte. Agora ke toman los miles i los gastan komo la luvya entre moble, kaza, otomobiles kon flor; vyaje en Atena, ala buelta, al otro anyo ni ay para kyirá.*

**Benuta :** *I vozotros no fazíash dabok. Ay safek ke tu me echates kordón i orika, flecha i rozeta, i despues de la hupá vino el bakal, el karnesero, el frutero, el meanedji i vera babam. El komer i beber fue gostiko; ma despues empenyates todo, i ke vitesh aki ? Se fue todo para el kabiné. Ke kaza fizimos mozotros ? Ay safek ke ni un espejiko no se kwajó ! No te akodras ke me tokava al djam de la ventana o ala tablá de dulce ?*

**Ezrá :** *Si, fija, no te digo manko. Almenos akel tyempo, si no avía mucho vestir por afuera, vestiamos por adyentro; i ansina ke ainda estamos kurados de vino vyejo, de kuyuzes i de soymás buenos.*

**Benuta :** *I agora ay kozas mas mijor. Ay safek ke kuando mos kazimos tomimos kamas ala franka a kyirá ?*

**Ezrá :** *I kuando parites no fue lo esteso ke me fizites vandos ke no kyerias ala sofa kon kashikas de gaz. Ay safek ke tu madre - en ganeden esté - le dio el holendi de se echar las ocho noches enmedyo de mozotros.*

**Benuta :** *Tenya razón. Razón de edjito. Bueno azen agora ke deshan a todos empepinados ala keilá, i las novyas i novyos se van o al otel o en Karaferya.*

**Ezrá :** *Empostemados ke los vea a estos kazamientos de bivdos ke se fazen agora. Pasa, a si bivás tu. Ke alkansan padres i madres de lo ke lazdraron para los ver en hupá ?*

**Benuta :** *Ke kyerés ke alkansen - dandanás, dubaras, sehorás ? Kita la kavza, kita el pekado...*

Nous avons intégralement respecté l'orthographe adoptée par Bunis (rappelons qu'il s'agit d'un texte écrit primitivement en "rashi" non vocalisé) à l'exception du "u" que Nehama, suivi par Bunis entre autres, rendait par "w". Ils écrivent "la buelta" et "kwantas" et nous avons écrit "la buelta" et "kuantas" pour faciliter la lecture. □

La Rédaction



## LAS DE SULUTCHA

**Sulutcha - alias Renée Martin, qui vit au Pays de Galles - nous narre ici la visite en Grande Bretagne d'une personne âgée et les échanges de réflexions, souvent cocasses, qui s'ensuivent.**

**Mais écoutons ces femmes s'expliquer ensemble...<sup>1</sup>**

### La tia de Sulutcha

*La tia de Sulutcha vino de Estambul para vijitar a su sovrina en Inglaterra.*

- Tia, kualo keres komer esta notche ? Keres pichkado ? Keres dondurma ?

- Hanuma, oy no paso ni el baluktchi<sup>a</sup> ni el dondurmadji, komo me vas a dar a komer todo esto ?

- No te merekiyees, en kaza ya tenemos todo en la buzana<sup>b</sup>.

- Komo puede ser ? Parese ke el mundo troko en los dalkavo 50 anyos. Yo no esto entendiendo komo kitaj la komida yelada buz, la metej en el orno de mikro-ondas, i pichin en dos puntos la komida esta pronta. Esto no me esta kuadrando.

- Ya parese ke entrates en edad

- Ken dicho ? Ya tengo kaji 90 anyos, ama me sienta dayinda mansevika.

- Ke bivas fina los 120 !

### La tia de Sulutcha i los ladrones ingleses

- Sulutcha, estos tchadires ke truche de Estambul, los vas a meter en un lugar seguro. No kero ke se los roven los ladrones. Ya saves ke eran los tchadires de tu nono. Agora, ni si das milyones, no topas los mizmos.

- Tia, aki los ladrones ingleses no rovan tchadires. Rován computers i televizyones.

- Esto kere dizir ke no se deranján para un tchadir ? Ya esta moy ermozo. Ke se mojen deba-cho de la luyya, i ke no token mis tchadires.

### La tia de Sulutcha i el doktor matasanos

- Tia, ayer te dezrepozates, kero yevarte ande el doktor.

- Oyeme, ijika, yo no vo nunka ande los doktores, son todos matasanos.

- Aki yo tengo un doktor inglez muy bueniko, kero ke lo aproves.

- I kualo tenemos ke azer antes de irmos ?

- Kale intchir un papel kon tu nombre, alku-nya, adreso. data de nasimyento....

- A las nikotcheras no se les demanda la edad ke tienen.

- ...i relijion

- Eskrive ke no tengo relijion, esta djente esta demandando i peskuzando mauntcho.

- Tia, pensalo bueno. Si dizimos ansina, i si tienes menester del betahaim – lechos de mozo-tros - no te van a enterrar kon los judios.

- Alora, eskrive ke so judia.

### La tia de Sulutcha i las vakas lokas

- Sulutcha, la komida ke izites tiene un golor muy bueno. Kualo es ? Es karne de vaka ?

- No, tia, aki no mos atrevemos a komer karne de vaka. Algunas vakas inglesas se izieron lokas, i la hazinura puede pasar a las personas.

- I kualo vamos a komer ?

- Karne de domuz<sup>c</sup>

- Domuz ? El dyo ke mos pedrone los pekados.

- Tia, no te merekiyees, yo ya avli kon los mijores de moztros<sup>d</sup>. Me dicheron ke en kav-zos semejantes, ya se puede komer trefa. □

Renée Martin

a- baluktchi = poissonnier

b- buzana = (buz=froid) = congélateur

c- domuz = porc

d- los mijores de moztros = contrairement au sens apparent, et pour conjurer le mauvais œil, les revenants, les esprits.

**Matilda Koen Sarano** l'infatigable, toujours elle, vient de publier pour ses élèves de l'Université Ben Gourion à Beer-Sheva, un cours tout simple en deux volumes :

### KURSO DE DJUDEO-ESPANYOL (LADINO) • PARA PRINSIPIANTES • PARA ADELANTADOS

Ces cours sont précédés d'une introduction traitant de l'histoire de la langue, de la prononciation, des conventions orthographiques etc. En somme, de tout ce qui est nécessaire, non seulement à ses étudiants, mais à nous qui n'avons pas l'avantage de l'être.

Les textes cités sont empruntés à ses propres livres, à son père, à des poètes : Bicerano, Matitiah, à des chansons, au journal Aki Yerushalayim, bref à tout ce qui constitue son proche environnement linguistique !

En bonne pédagogue moderne, Matilda explique ce qu'elle estime nécessaire dans la langue même enseignée, et non en hébreu, de telle sorte que ces deux cours sont parfaitement utilisables n'importe où dans le monde, même aux non-hébraïsants.

Sur la demande des mêmes étudiants, elle leur avait déjà fourni un recueil de

### TABELAS DE VERBOS EN DJUDEO-ESPANYOL (LADINO)

et elle y ajoute maintenant un

### VOKABULARIO DJUDEO-ESPANYOL (LADINO) - EBREO EBREO-DJUDEO-ESPANYOL.<sup>2</sup>

Los paryentes no dizyan nada por modo ke era el consejo del haham !

Para eyos, era un consejo djusto !  
Kuando la situasyon se agravo, nuestro buen padre se atorno ande el ombre santo kontarle lo ke estava suportando. El haham le disho "yo se ke tyenes mas un azniko : aze lo entrar kon vozotros. Esto alora le izo konoser kualo es guerkinam.

Al otro diya a la madrugada el buen djudyo estava a la puerta del haham, yorando de nyervos. Kuando el haham vido en ke hal estava, le consejo de salir el azniko de la kaza. Al otro diya, el mizmo se fue a dizirle de salir tam-byen la kavretika.

El povre ombre empeso a respirar mijor. Al treser diya son la gayinikas ke atornaron a su lugar. Ansi fue el grande diya para todos.

**Moralidad :**  
La kaza kedo estretcha, ma por eyos ke pasaron diyas de lokura, era un palasyo grande i ermozo.

Ansina es ke supyeron ke syempre ay mas dabeter.

Chochana Lucie  
Mazaltove

<sup>1</sup> Nous avons respecté l'orthographe employée par Renée Martin.

NDLR

<sup>2</sup> Les quatre volumes sont disponibles chez elle :  
Matilda Koen-Sarano,  
POB 34040  
Jérusalem 91340  
Fax 972 26 51 42 86.

# Veria, memorya...

**Sur la route de Veria, un arrêt aux superbes ruines de Verghina.**

**Cette petite cité fut l'une des capitales successives de la Grande-Macédoine, antérieurement à Thessalonique.**

**L'on vient d'y mettre à jour et d'aménager sur son site même, les accès d'une tombe**

**- et pas n'importe laquelle, celle de Philippe II, père d'Alexandre le Grand - en parfait état, comprenant tous les bijoux et attributs royaux qui sont exposés sur place, après l'avoir été au Musée archéologique de Thessalonique.**

**Fascinant et superbe !**

A l'occasion d'un Colloque de niveau universitaire qui s'est tenu durant deux jours au milieu du mois d'avril à Thessalonique ("Le judéo-espagnol, une langue a la recherche de ses locuteurs") un certain nombre de lecteurs de la LS, de France mais aussi d'ailleurs, ont organisé un voyage sur place et profité d'un séjour de plusieurs jours pour visiter des sites juifs, à Thessalonique même et aussi dans les environs.

Nombre parmi eux étaient des Saloniciens ou descendants de ceux-ci, de telle sorte que pour eux et bien d'autres, ce colloque fut plus qu'une rencontre culturelle : un retour aux sources.

Et l'atmosphère s'en ressentit affectivement.

Deux moments furent émotivement très marquants. Lors d'un tour de ville organisé, les guides à bord firent approcher l'autobus des quelques très rares maisonnettes subsistant du quartier Hirsch, ce lotissement édifié après l'incendie de 1917 grâce à la générosité du Baron du même nom, et que les occupants allemands utilisèrent comme ghetto en 1943. Profitant de la proximité immédiate de ce quartier qu'ils avaient fait murer, avec la gare à l'époque, ils y regroupèrent successivement par ensembles d'un millier, les juifs dispersés en ville et les chargèrent dans des wagons à bestiaux, en direction de l'Est. Cela se passa entre Pesah et août 1943.

Lors de ce tour de ville donc, et à l'arrivée dans ce quartier, il se trouva d'une part qu'un wagon à bestiaux était là, tout proche, sur une voie désaffectée, et que dans l'autobus, discrets mais identifiés, deux anciens déportés depuis ce lieu précisément, l'un vers Auschwitz, l'autre vers Bergen-Belsen étaient parmi les passagers...

Un autre moment fort est décrit ci-dessous, c'est la visite du quartier juif (Barbouta) de Veria, ville de cinquante mille habitants située à une heure de route au nord-ouest de Thessalonique. Grâce à une circonstance fort heureuse, la présence de Joseph Pepo Stroumtsá, natif de Veria, vivant maintenant à Thessalonique, qui offrit sa journée, ses compétences et sa mémoire aux participants de ce pèlerinage, le groupe fut reçu avec une grande courtoisie - gentillesse et générosité serait plus exact - par la municipalité de Veria.

Celle-ci œuvre activement pour la remise en état du quartier juif et pour sauvegarder la mémoire de sa communauté juive maintenant disparue.<sup>1</sup>

**Merci au Maire et au Conseil pour leur accueil et les présents offerts.**

## UN PASEO EN MAKEDONIA : VERIA

*Muestro otobus korre en la direksyon de Veria, ke se topa en los pyezes del monte Vermon. Estamos traversando las rikas kampanyas de Makedonia i admirando la natura, muy kalma i djenerosa.*

*La sivdad de Veria syempre fue un punto de komunikasyon entre la montanya i el kampo, sobre muntchos caminos importantes. Egziste esta sivdad desde la mas vieja antikidad, i ay atestos ke aviya ayi una vida djudya. Son estos djudyos del pasado lechano ke mos interesan, ma tambyen los del pasado serkano.*

*Muestro grupo esta komposado de fransezes, israelyanos, medikos, artistas, profesores...ke todos son enamorados de istoria i atados a la memorya muestra.*

*Tenemos apunto a la munisipalidad (bele-diye) kon el presidente del konsilyo, para avlar sobre el pasado ma tambyen sobre el avenir. Estamos akompanyados por Pepo Stroumtsá ke nasyo en Veria i bive agora a Saloniki. El tyene un grande atamyento para esta sivdad en lakuala nasyo, para su maale, i lavora para ke la memorya de este pasado sea preservada. El se izo para mozotros el interlokutor de la munisipalidad, la kualo dezea tambyen ke el pasado djidyos tenga su lugar en la istoria de la sivdad.*

*Grande fue muestra emosyon kuando entrimos en la maale djudya. Pasimos por una puerta antcha, deskuvriyendo una plasa interiora. Kazas tchikas apegadas las unas kon las otras, unas kuantas adovadas, otras rovinadas. Lo ke vimos mos estranyo. Una kaye ermosa abacha asta el rio. Kasas rikas, boyadeadas de poko tyempo, i otras proves, viejas i muy boseadas. En la pared de una de estas kasas, se puede mel-dar en ebreo : "Si te olvido Yerushalayim...", eskrito tambyen en turko, letras arabas. En dos o tres kazas, no mas, moran gente, ma no ay ni un djidyos en esta djuderya.*

*Sobre 600 djudyos ke moravan a Veria, 150 fueron salvados de la Shoah,<sup>2</sup> kon l'ayudo de non-djidyos. Esto deve ser ditcho !*

*Mos topamos delantre de la fatchada adovada del kahal. Pepo Stroumtsá sale una yave de la faldukera i avre. Nos aferra un batir, vyendo en ke hal se topa el kahal por adyentro : todo abandonado, struydo, kuvyerto kon el polvo de los anyos i del olvido, las mezikas del Talmud Torah syempre en el lugar. Todos los djudyos ke se salvaron no pudieron despues de la Shoah kedarse aki, desmoralizados, i se fueron en Saloniki i Israel : el kahal esta serrado desde 1952.*

*De los diez sefarim ke aviya, uno se topa en la kehila sentral de Gresya, otros en Israel. Sobre la pared, una plaka por la memorya de un donador ke se yamava Mordehay, el entonses eshuegro de muestra Dolly Modiano. Una biblioteka tchika i dos baulikos vasyos. Solo un libro abandonado sobre una meza vieja en medyo de este lugar desolado. Al tavan, enkolgando un luminariko, salvado kyen save deke ? Mizmo la teva manka, i sobre la pared del fondo se ve solo su solombra i sentimos una emosyon mas grande kuando Pepo mos dicho ke aviya etcho su barmitzva aki in 1942 !*

*Este kahal fue fraguado despues de la yegada de los Sefardim al 1492 i de muevo segun un firman del Sultan en 1850, en el posible mismo lugar donde estava el antiko kahal de los Romaniotes antes de la epoka kristyana, i onde vino Shaul el Tcharitchi predikar despues de ser etchado del kahal de Saloniki.<sup>3</sup>* □

*El grupo entero*

<sup>1</sup> En dehors de Pepo, épisodique, il ne reste que deux familles juives à Veria, dont une Cohen.

<sup>2</sup> Les chiffres cités par Messinas, dans l'ouvrage référencé ci-dessous sont légèrement différents.

<sup>3</sup> La meilleure source d'informations sur cette synagogue reste le beau livre de Elias Messinas "The synagogues of Salonika and Veroia" (en grec et en anglais) publié en 1997 à Athènes chez Gavrielides et dont la LS a rendu compte dans le n° 25 de mars 1998.



# Musique

Marlène Samoun

## NOTCHES, NOTCHES... ...I OTRAS KANTIGAS<sup>1</sup>

**L**orsque nous avons commenté en septembre 1998, le très bon disque de Marlène interprétant des chansons juives en judéo-espagnol, en arabe, en hébreu, en yiddisch, sur un mode classique ou modernisé, nous n'imaginions pas en produire un avec elle deux ans après !<sup>2</sup>

Nous exprimions que "Marlène est gaie, tonique, et nous le fait savoir à travers ses interprétations". Il y avait là un bon indice...

Voici que les hasards, les richesses de l'existence, nous rapprochent de Marlène Samoun.

Nous avons décidé ensemble de franchir une nouvelle étape et entreprenons de réaliser un disque chanté en judéo-espagnol, comportant des classiques bien entendu, mais aussi des créations contemporaines, par la voix de Marlène essentiellement, mêlée parfois à quelques autres inattendues, des rythmes conventionnels et quelques-uns plus modernes. Bref, nous avons souhaité imprimer à ce disque un caractère particulier, voire quelque peu novateur. Nous voulons affirmer que cette culture judéo-espagnole se poursuit, se renouvelle, vit, crée.

Le tract joint vous permet de participer à la souscription, espérant que vous montrerez votre confiance en approuvant notre initiative.

Selon notre habitude, nous ne commenterons ce disque qu'après sa distribution.

Surprise...

Jean



Carasso

André Taïeb

## NAGUILA CHANTS MYSTIQUES SÉFARADES<sup>3</sup>

**C**omme aurait dû le confirmer récemment la tournée programmée d'Enrico Macias en Algérie, dès qu'il est question de musique profane

ou religieuse hispano-arabe, le nom du Cheikh Raymond, de Constantine, ("ton-ton Raymond" pour d'autres), revient sans cesse.

L'aura de cet homme - assassiné à Constantine le 22 juin 1961 par le fanatisme - est telle encore maintenant que nombre de musiciens et artistes-interprètes - Enrico Macias entre autres qui fut l'un de ses très proches, son gendre d'ailleurs - se réfèrent à lui avec un respect et une admiration sans bornes.

Il en va ainsi pour le présent disque de musique religieuse où le nom de Cheikh Raymond revient avec déférence, qui fut aussi le maître d'André Taïeb, actuellement chantre à la synagogue de Montpellier.

Pierre-Luc Ben Soussan, le coordinateur de ce travail, directeur artistique du groupe Naguila, tient ici les percussions.

La première plage fait partie du répertoire classique judéo-arabe constantinois. C'est un *piyyout* où se répondent en écho la voix et l'instrument - *oud* ou violon - de façon harmonieuse et gaie.

La seconde, c'est l'accueil du Shabbat comparé à la fiancée, par l'ensemble instrumental au complet. Le refrain est un classique repris et fréquemment chanté hors la synagogue.

La quatrième par exemple, chantée en duo sur un mode constantinois, composée par Abraham Ibn Ezra (1092-1167) est reprise en seconde partie en arabe sans rupture.

La cinquième plage, est un *taksim* de violon seul, très proche de la voix humaine.

La sixième est une chanson de mariage originaire du Machrek dont il existe une version en arabe. Bel ensemble d'accompagnement, bien travaillé, bien fondu avec une percussion rigoureuse mais discrète.

La septième - cantique de la Mer Rouge - (*La Chira*) comporte un bel exercice de flûte solo en introduction, chantée ensuite *a capella*.

La huitième est un chant classique d'Istanbul - *Uskudar* - ici instrumental seul.

La neuvième est plus andalouse que maghrébine dans l'accompagnement et proche du *flamenco* dans la partie chantée, très gaie, pour la présentation de la Torah.

La onzième (*Lakhem*) chantée lors des fêtes de Souccot ou Shavouot, ici superbement interprétée *a capella*. Il n'est pas donné à tout le monde de la réussir ainsi !

Au total un disque très édifiant, très réussi dans l'équilibre chants/instruments, très élégant au montage dans une succession bien étudiée des interprétations.

Comment faire mieux ouïr, percevoir, la proximité, l'interpénétration des cultures musicales juive, andalouse, arabe ?

<sup>1</sup> Voir le tract encarté dans ce numéro.

<sup>2</sup> Si vous ne connaissez pas encore la voix de Marlène, procurez-vous chez votre disquaire un exemplaire de son premier CD : "Sur la route..." ou demandez-le nous.

<sup>3</sup> "L'empreinte digitale"  
Domaine de la Garde  
13510 Eguilles  
Tél. 04 42 33 33 22  
Fax 04 42 33 33 24

# Kozas i otras de Sefarad

Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

*Dimanche 18 juin dès 13 heures :*

## L'appel de Djoha !

*au Théâtre de l'Épée de Bois, dans le bois de Vincennes, à la Cartoucherie*

- Entrée sur un *brunch* typique : *comer, beber i etchar lashon.*
- Ateliers Écriture et Théâtre : *Lo ke kontava la vava.*
- Rencontre autour de trois livres, avec leurs auteurs présentés par **Mireille Mazoyer-Saül : Brigitte Peskine - Jean Baumgarten - Jacques Blamont.**
- Poésie, humour et légèreté avec les "Contes et chants de *Tia Sarah*" par **Susana Azquinezzer.**
- Quelques mélodies de l'exil sépharade à la harpe et au piano par **Nehama** et **Shimon Reuben.**
- La minute Yiddish par **Moïshélé Lustyk.**
- Tirage de la Djoha'mbola.
- Projection du téléfilm "**Le Rêve d'Esther**" suivie d'un débat avec la productrice **Nelly Kafsky** et le réalisateur **Jacques Otmezguine.**
- Le spectacle sera présenté par **Jean-Philippe Lustyk**, journaliste.

**Retenez votre journée ! Inscrivez-vous avant le 7 juin 2000.**

**Venez nombreux, amenez vos amis !**

**AALS - 183 Bld. Voltaire - 75011 Paris - Tél. 01 43 71 89 69 et 01 43 70 11 68**

Notez encore qu'Elias Messinas, du journal **Kol haKehila** organise un voyage culturel en Grèce sur les vestiges juifs, du 25 août au 3 septembre, que son programme est intéressant (les synagogues subsistantes à Salonique, Veria, Hania... et des sites de Grèce antique, byzantins etc.)

Renseignez-vous rapidement et inscrivez-vous auprès de :  
**Kol haKehila**  
 BP 8062,  
 Jérusalem 91080  
 Israël  
 Fax 972 25 63 66 90  
 kolhakehila@yvelia.com

Ce numéro est tiré à 3700 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL).

## ■ U.I.S.F. Retour aux sources

*L'Union des Israélites Sépharadis de France s'installe dans de nouveaux locaux*

Nous avons brièvement retracé dans la LS 20 de décembre 1996 l'itinéraire de l'U.I.S.F depuis sa fondation, après la Première Guerre, par Vidal Modiano, les frères Nahmias, Edgar Abravanel...

Le bel hôtel particulier de la rue Puvis de Chavannes ayant été vendu par le Fonds Social Juif Unifié, il fallait trouver un autre local, plus modeste.

Voilà qui est fait. Grâce à l'acharnement de Jacques Saltiel, son président, qui n'a pas ménagé sa peine pendant près de trois ans, visitant une bonne cinquantaine de locaux, dans les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> arrondissements l'U.I.S.F. a ainsi pu acquérir en pleine propriété son siège social, au rez-de-chaussée d'un immeuble haussmanien, dans un quartier agréable et facilement accessible de Paris. C'est là que bien d'entre nous arrivèrent avant la première ou entre les deux guerres : le square Montholon, parfois même appelé... "square Matalon", non loin de la rue Blanche où nous nous réunissions à l'époque, retour aux sources !

Le nouveau centre communautaire – seule Maison Sépharade de culture judéo-espagnole en France – pourra ainsi développer ses propres activités, également accueillir d'autres associations. Il sera doté dès la fin de l'automne d'une belle salle, insonorisée, ouverte à diverses manifestations festives (mariages, cérémonies familiales etc), culturelles (conférences, concerts) ou conviviales (assemblées, rencontres amicales).

Dans la prochaine édition nous vous communiquerons toutes les précisions nécessaires.

## ■ Esperansa 2000

30 juin / 2 juillet

*Festival régional de culture sépharade en Bulgarie.*

**Grand programme de conférences, chants, danses, théâtre, expositions et autres faits culturels des Sépharades de l'Europe du Sud-Est.**

**Renseignements, inscriptions auprès de Jorge Diener en Israël**  
Tél. 972 98 85 4017 - Fax 972 98 85 4016  
E-mail : diene\_jo@mail.netvision.net.il

**La possibilité n'est pas exclue de former un groupe depuis Paris.**

**Seriez-vous intéressé(e)s ?**

La Lettre  
**Sépharade**

**ÉDITION FRANÇAISE**

Jean Carasso - F 84220 - Gordes  
Fax 04 90 72 38 39  
E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

**ÉDITION AMÉRICAINE**

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450  
Kensington MD 20891 USA  
Fax (1) 301 530 14 61  
E-mail : lettresepharade@earthlink.net